

J. RUTCHÉ
*Prêtre de la Congrégation
du Saint-Esprit.*

LE SAINT-ESPRIT ET L'ÉDUCATION

OUVRAGE RECOMMANDÉ
— PAR LL. EE. LES CARDINAUX —
VAN ROEY, ARCHEVÊQUE DE MALINES,
ET ROULEAU, ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.

Prix : 50 sous

LIBRAIRIE DE L'ACTION CATHOLIQUE
1, BOULEVARD CHAREST
QUÉBEC
1940



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

Le Saint-Esprit et l'éducation

Du même auteur:

L'Élite et la dévotion au Saint-Esprit. 80 pages in-12°. Ouvrage épuisé.

Précis d'Histoire Contemporaine, de 1789 à nos jours, à l'usage des classes supérieures.

En vente chez Desclée de Brouwer & Cie, Bruges-Paris.

Au Canada : chez Beauchemin, Montréal, et à la Librairie de l'Action Catholique, Québec. Prix : 0.75

Précis d'Histoire du Canada. En collaboration avec M. l'abbé A. Forget, Préfet des Études au Collège de l'Assomption, Montréal. Edition définitive, illustrée.

En vente : chez Beauchemin, Montréal, et à la Librairie de l'Action Catholique, Québec. Prix : \$1.00

Les Tempéraments. Extrait de l'Enseignement Secondaire au Canada, mai 1933. Brochure de 32 pages.

En vente à la Librairie de l'Action Catholique, 1, Boulevard Charest, Québec. Prix: 0.10 l'unité, 1.00 la douzaine.

J. RUTCHÉ
*Prêtre de la Congrégation
du Saint-Esprit.*

LE SAINT-ESPRIT ET L'ÉDUCATION

OUVRAGE RECOMMANDÉ
— PAR LL. EE. LES CARDINAUX —
VAN ROEY, ARCHEVÊQUE DE MALINES,
ET BOULEAU, ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC

LIBRAIRIE DE L'ACTION CATHOLIQUE

1, BOULEVARD CHAREST

QUÉBEC

1940

Nihil obstat :
Parisiis, die 10 decembris 1927.
A. CABON, C. S.
Sp. Censor.

Imprimatur :
† J. M. Rodricus Card. VILLENEUVE,
Archpus Quebecen.
Quebeci, die 18a Maii 1940.

Table des matières

1. Excellence de la tâche de l'éducation	9
2. Le principe fondamental de l'éducation	16
3. Les devoirs de l'éducation :	
<i>Premier devoir</i> : La formation de l'intelligence	22
4. <i>Deuxième devoir</i> : La formation du cœur	29
5. <i>Troisième devoir</i> : La formation de la volonté	37
6. <i>Devoir spécial</i> : Le soin des vocations	47
7. Les vertus de l'éducateur	54
8. La méthode de l'éducation	60
9. Les moyens de l'éducation :	
<i>Premier moyen</i> : L'autorité	71
10. L'exercice de l'autorité et la formation de la liberté	79
11. <i>Deuxième moyen</i> : L'esprit de discipline	88
12. <i>Troisième moyen</i> : La surveillance	98
13. <i>Quatrième moyen</i> : La sanction	107
14. <i>Conclusion</i> : Les dons du Saint-Esprit dans l'éducation	115
15. Notes sur l'Archiconfrérie du Saint-Esprit	124

Nous permettons volontiers la publication du présent ouvrage et le recommandons à l'attention des éducateurs chrétiens.

Malines, le 1er janvier 1928.
† J.-E. Card. Van Roey,
Archevêque de Malines.

Révérénd et cher Père,

L'Esprit-Saint est l'âme de l'Église et le Sanctificateur des hommes. Tout ce qui contribue à faire connaître son adorable Personne et son action bienfaisante mérite assurément d'être encouragé par les Pasteurs

Aussi suis-je heureux, Mon Révérend Père, de recommander l'ouvrage que vous avez consacré au Saint-Esprit et à l'Éducation. En propageant ce culte de l'Esprit-Saint parmi les jeunes et les éducateurs vous contribuerez à former de vrais enfants de Dieu. C'est là toute l'ambition du prêtre. C'est en même temps la récompense terrestre de ses labeurs apostoliques.

Je prie Notre-Seigneur de vous bénir, Mon Révérend Père.

Québec, le 15 janvier 1928.
† R. Card. Rouleau, O. P.
Archevêque de Québec.

Avant-propos

Ce sont des amis, particulièrement des éducateurs, qui nous ont demandé de publier ces articles sous forme de volume. Ils ont d'abord paru dans le « Messager du Saint-Esprit », organe des Œuvres et des Missions des Pères du Saint-Esprit. Notre intention n'a été ni de composer un traité complet d'éducation, ni de faire une étude théologique sur la part de l'Esprit-Saint dans la formation des âmes. Écrits mois par mois, selon les exigences de la revue, ces articles ne sont qu'une simple série de méditations sur les grands principes qui doivent guider l'éducateur dans sa sublime tâche ; en même temps ils essaient de démontrer que les lumières et les grâces qui sont nécessaires aux maîtres et aux directeurs, viennent de l'Esprit-Saint. Nous serions mille fois payé du travail et de la peine s'il nous était donné de propager quelque peu, parmi les éducateurs, la belle dévotion envers Celui que Mgr Landrieux appelait si justement « Le Divin Méconnu ». Ne serait-il pas à souhaiter que le Saint-Esprit, à qui l'on offre les prémices de l'année scolaire par la Messe d'ouverture des cours, occupât une place plus large dans les prières quotidiennes et le culte de chaque maison ? Étant le principe de toute grâce et de toute vertu, c'est Lui qui forme les véritables maîtres de la jeunesse, et c'est Lui aussi qui élève les âmes des jeunes aux sommets de l'idéal chrétien. Qu'Il daigne accorder quelque fécondité à l'apostolat que nous voudrions exercer par ces humbles pages.

J. R.

Excellence de la tâche de l'éducation

« *Omni certe pictore . . .* »

S. JEAN CHRYSOSTOME.

De toutes les nobles tâches qui sollicitent l'activité et le dévouement des hommes, la première en dignité et la plus importante est à coup sûr l'éducation. C'est par elle que se préparent les beaux et glorieux lendemains des familles, des patries et de l'Église.— Sans doute, aujourd'hui, on a grande foi dans les puissantes organisations dans lesquelles le nombre doit créer les enthousiastes et efficaces entraînements vers l'amélioration du sort des individus et des sociétés. Loin de nous la pensée d'en déprécier la valeur ; mais si l'on faisait, d'une part, la somme des efforts accomplis et de l'autre, celle des résultats acquis, il serait fort à craindre que ces derniers ne fussent pas en rapport avec les premiers. C'est que les organisations prennent les hommes un peu tard, trop tard même ; elles les embrigadent lorsque leurs convictions se sont figées et que leurs habitudes se sont cristallisées. Ce qu'il faut avant tout, c'est agir sur les âmes, les travailler et les façonner quand elles s'ouvrent à la vie intellectuelle et morale.

(1) V. *Brev.*, 27 août.

L'éducation, voilà L'ŒUVRE DES ŒUVRES. Leibnitz écrivait : « *J'ai toujours pensé qu'on réformerait le genre humain si l'on réformait l'éducation de la jeunesse.* » Et dans des vers qui conviennent aussi bien aux autres pays qu'à la France, Jean Aicard exprime en images frappantes la même pensée :

*Ce n'est que par ses fils qu'un peuple peut renaitre :
Tu ne refondras pas ton cœur ni tes cerveaux,
Mais ces petits enfants, si l'on veut, peuvent être
Des hommes plus heureux et des Français nouveaux.*

Or, si le secours de l'Esprit de lumière et de grâce nous est nécessaire pour toute entreprise, il nous le sera surtout pour l'œuvre sublime de l'éducation. Aussi tous ceux qui s'y consacrent devraient-ils avoir une dévotion spéciale au Saint-Esprit.

“ Ars artium. ”

L'éducation, a-t-on dit à juste titre, est L'ART DES ARTS. Il y a, certes, un art admirable à tailler dans un marbre les attitudes et les gestes des héros ; il y a un art, non moins merveilleux, à savoir allier et nuancer les couleurs de façon à leur faire exprimer la fierté et la noblesse des grandes figures, ou le symbolisme d'une belle scène ; et l'art n'est pas moindre qui réussit à tirer d'un instrument de musique les échos de toutes les joies et de toutes les angoisses du cœur humain. Mais l'art souverain, c'est celui qui grave dans une âme les traits de la générosité et de la vertu, qui l'orne de toutes les grâces de la beauté morale, qui lui fait rendre, dans l'hymne des jours et des heures, les accents du plus haut idéal.

Chaque âme est un mystère immense de facultés, d'inclinations, de pensées, de sentiments, de désirs. Il faut faire le départ de tout ce qui est bon et de ce qui ne l'est pas. Sous l'influence, d'ailleurs, de la complexion et du tempérament propres, il y a toujours une note dominante en bien et en mal, la qualité et la passion maîtresse ; il faut les déterminer, développer l'une et, par elle, toutes les autres qualités, mortifier l'autre et, par elle, tous les autres instincts pervers ; il faut même frapper cette passion par la qualité maîtresse elle-même, car elles sont opposées en ligne directe, si nous pouvons dire, et ainsi faire reproduire peu à peu à l'âme le type particulier de beauté que la Providence veut lui trouver. Mais qui donnera à l'éducateur la connaissance et la pénétration du mystère des âmes ? Qui mettra en lui ce sens des nuances, par lequel il discernera les particularités de chacune d'elles ? Qui lui fera tenir cette exquise habileté d'artiste dans laquelle il puise les paroles, les méthodes, les procédés qui conviennent à chaque nature ? Qui donc, si ce n'est l'Artiste divin, l'Esprit-Saint, Lui qui initie à tous les mystères, à toutes les sciences, à tous les arts, *ille vos docebit omnia !*

Labour apostolique.

L'éducation est aussi UN VÉRITABLE SACERDOCE, UN APOSTOLAT. La mission du prêtre et de l'apôtre est-elle autre chose que de porter du divin dans le monde, dans ce pauvre monde, si vide, si misérable, si dénué d'idéal, si corrompu par le péché ? Et l'éducateur, lui, que doit-il faire autre chose que de mettre du divin dans les âmes, du divin dans les

pensées, du divin dans les sentiments, du divin dans les activités de ceux que Dieu lui confie ? Ces âmes aussi, par elles-mêmes, sont pauvres, faibles, très humaines et pis que cela, gâtées par le péché. L'éducateur doit les transformer, les purifier de tout ce qui est vil, bas et mauvais, et les diviniser par les nobles élévations de l'esprit, les pures affections du cœur et les généreuses activités du vouloir. Ce dépôt sacré qu'il tient du Ciel, ces âmes dont il a charge, il faut que l'éducateur puisse les offrir chaque soir à Dieu plus belles, plus parfaites, plus vertueuses.

Et qu'on ne dise point que cela concerne seulement l'éducateur religieux de l'enfant. Il n'y a pas deux éducations, l'une profane, l'autre religieuse ; il n'y en a qu'une dans laquelle tout se tient, parce que dans l'âme aussi tout se tient, parce que la conscience est une et qu'elle est responsable de toutes les activités, parce que la fin suprême de l'homme est une et se subordonne toutes les fins temporelles ; parce que, en dernière analyse, Dieu est un et que tout l'homme dépend de Lui et retourne à Lui. La mère qui fait balbutier les premières syllabes à l'enfant sur ses genoux, le maître qui lui apprend à lire et à écrire, le prêtre qui lui explique les vérités de la religion, tous ils élèvent une âme, qui à travers les pensées, les sentiments, les actions suggérés par la parole et l'exemple de ses éducateurs, chemine vers l'éternité. L'éducation a une portée éternelle. Voilà pourquoi nous disons qu'elle est un sacerdoce et un apostolat. Ce sacerdoce et cet apostolat, c'est l'Esprit-Saint qui donne la grâce de l'exercer dignement : Il est le Principe de tout dévouement sacerdotal, de tout zèle apostolique.

Coopération à l'œuvre de l'Esprit-Saint.

On peut même dire que l'éducation n'est qu'UNE INTIME COOPÉRATION AVEC LE SAINT-ESPRIT. L'âme que l'éducateur doit former porte d'avance en elle le germe du divin, le germe de la vertu. Le baptême lui a communiqué la grâce sanctifiante et, avec elle, les vertus de foi, d'espérance et de charité. C'est sous la lumière de la foi que doit s'organiser toute sa pensée, c'est dans le feu de la charité surnaturelle que doivent s'épanouir ses affections même humaines, c'est dans le rayonnement des espérances célestes qu'il doivent se déployer ses activités. Par conséquent l'éducation, qui n'a comme but que de discipliner l'esprit, le cœur et la volonté, doit, elle aussi, avoir la foi, l'espérance et la charité comme lumières, comme règles, comme inspiratrices. Et cela, c'est bien coopérer à la grâce, à l'œuvre du Saint-Esprit.

D'ailleurs, hôte divin de l'âme de l'enfant par la grâce, Il y porte aussi ses illuminations, ses mouvements, ses impulsions, toutes ces grâces actuelles, qui, à chaque instant, détournent l'âme du mal, l'attirent vers le bien, l'encouragent, la fortifient, l'aident à gagner des victoires, à conquérir la vertu. Or, c'est encore la tâche de l'éducateur de faire distinguer à l'âme la voix du Ciel, de lui apprendre à suivre ces inspirations, ces attirances divines. Œuvre de coopération ! Du reste, dans l'âme de l'éducateur aussi, s'il est un instrument digne et fidèle, l'Esprit Saint met les pensées et les vouloirs qui correspondent à ce dont l'enfant a besoin. Ce sont les grâces d'état. Par elles, l'éducateur trouve les paroles, les avertissements, les approbations, les reproches qui sont nécessaires à l'âme de l'enfant. Une harmonie

merveilleuse s'établit alors entre les deux, sous l'action de l'Esprit divin, harmonie qui est infiniment plus qu'une sympathie, harmonie d'efforts qui prennent toutes les ressources de l'être, harmonie de sacrifices et d'immolations pour la beauté morale harmonie qui a l'éternité pour but et pour récompense. Mais, encore une fois, cette harmonie d'âmes n'existera que si elle a l'Esprit Saint pour principe pour centre et pour lien.

Vers Dieu !

La langue française a un mot très beau et très juste pour exprimer la tâche de l'éducation : élever les enfants. Élever, c'est-à-dire porter en haut, en haut les esprits, en haut les cœurs, en haut les volontés ; les sortir de la poussière terrestre, de tout ce qui est vil, banal ou médiocre, et leur faire prendre leur essor vers les hauteurs. Et vers quelles hauteurs ! Les hauteurs de la science profane ! hélas ! on peut être un génie et en même temps un misérable. Que de têtes pleines, dont le cœur est méprisable ! Serait-ce les hauteurs de la fortune ? Mais la fortune peut être grande ; par elle-même, cependant, elle n'est jamais haute. Elle est poussière, une poussière qui peut servir au corps, mais qui la plupart du temps fait pencher les âmes en bas. Peut-être les hauteurs de la renommée ? La renommée n'est qu'un souffle passager et inconsistant ; elle ne remplit point les cœurs. Élever les âmes, c'est leur faire prendre l'essor vers les hauteurs de la noblesse et de la vertu, vers les hauteurs où l'homme se fait ressemblant à Dieu, beau de la beauté surnaturelle et heureux du seul bonheur profond et parfait. L'éducation doit

ÉLEVER L'HOMME VERS LE CIEL, vers sa fin dernière. Elle est donc une œuvre de sanctification. Or, comment accomplir une telle œuvre sans le secours très spécial du divin Sanctificateur ? La conclusion s'impose : la dévotion au Saint-Esprit doit être chère par-dessus tout aux éducateurs.

II

Le principe fondamental de l'éducation chrétienne

Il n'est pas rare d'entendre des plaintes sur l'inefficacité ou du moins l'insuffisance de l'éducation donnée même dans des institutions à caractère officiellement religieux. On y développerait fort bien les intelligences, on les rendrait aptes à passer des examens brillants, mais on n'y formerait pas de caractères, pas de volontés solides et de cœurs généreux, pas de vaillants, exercés aux grandes luttes et aux magnifiques dévouements. De fait, il est extrêmement pénible de voir parfois des jeunes, après un cours d'études complet dans un milieu où tout aurait dû les fixer dans le bien, faiblir dès les premières difficultés de la vie, se laisser vaincre et s'engager, au mépris de l'honneur et de la noblesse qui les obligent, dans les sentiers de la médiocrité morale et même du mauvais exemple. On en porte la responsabilité au compte de leurs maîtres. Il ne faudrait toutefois pas oublier que l'homme reste toujours libre, que la meilleure éducation de famille ou de collège ne garantit pas infailliblement la persévérance dans le bien. Mais cette importante réserve faite, on ne peut pas disconvenir que les méthodes d'éducation elles-mêmes ne sont pas toujours sans défaut.

Éducation sans vie.

Toute cette vie écolière, si bien réglée, si bien contrôlée, si mathématiquement déterminée dans ses moindres détails, n'est pas toujours une vie réelle et féconde, une vie qui fortifie, développe, grandit les âmes ; c'est parfois un simple fonctionnement mécanique à vie apparente et qui, par sa régularité harmonieuse, trompe les témoins et même les maîtres qui en surveillent les mouvements. C'est qu'il arrive à ces derniers de se contenter trop uniquement de ce contrôle, tout heureux qu'ils sont de voir les choses marcher sans accroc, tout fiers aussi d'obtenir un ordre que rien ne trouble. Ils oublient que cet ordre et cette régularité peuvent n'être qu'extérieurs et factices. Le contrôle et la surveillance sont en effet des ressorts qui assurent la bonne marche d'une institution. L'enfant les accepte ou les subit ; il sait bien que mal lui en prendrait de faire autrement. Mais, d'autre part, il ne fait point par là l'apprentissage de la vie : il n'y gagne pas l'esprit d'initiative, il n'y habitue pas sa volonté au libre choix du bien, il n'y forme même pas nécessairement sa conscience. A tout cet appareil d'autorité qui le fait marcher, si l'on veut que l'effet en soit salutaire, il faut un principe de vie, un principe qui soit lumière, pour faire resplendir l'ordre comme un désir de la volonté de Dieu, un principe qui soit noblesse, pour faire accepter et aimer le contrôle lui-même comme une part de la sollicitude céleste, un principe qui soit force, pour faire exécuter les détails si réglés de la journée par une obéissance qui est déjà de l'amour. En un mot l'autorité, le contrôle, la surveillance, ne doivent être que des moyens pour monter le ressort interne dans l'âme de l'enfant.

Il faut monter le ressort interne !

La chose essentielle, la voilà, monter le ressort interne. C'est la fin de toute éducation. Pour cette âme qui s'épanouit aujourd'hui sous la houlette paternelle des directeurs et des maîtres, la vie viendra avec ses heures difficiles, avec ses tentations, ses luttes, ses tourments. Il s'agira pour le jeune homme de faire la conquête personnelle de la vertu. C'est en lui-même qu'il devra trouver alors les énergies nécessaires pour triompher, l'inviolable attachement à ses idéals chrétiens, le courage des dévouements que rien ne lasse, la force des abnégations et des sacrifices, et l'invincible persévérance dans la noblesse. *Le secret du caractère est là.*

FORMER DES CARACTÈRES, c'est donc monter dans les âmes le ressort interne qui les mettra à même de rester fidèles, à travers toutes les épreuves de la vie. Tout dans l'éducation doit tendre à ce but ; la surveillance et le contrôle y sont subordonnés, et ce serait porter singulièrement atteinte à la logique, en une matière d'ailleurs si grave, que de s'arrêter au moyen comme à un but. Il faut même que le moyen se proportionne strictement à la fin, puisqu'il n'a de raison d'être que par celle-ci, et pour autant que les ressorts externes de l'éducation gêneraient ou paralyseraient le perfectionnement du ressort interne, ils doivent cesser d'agir : leur action, d'ailleurs, doit toujours être discrète, comme celle d'instruments au service de la cause capitale, au service de la fin de l'éducation telle que nous venons de la définir.

Ce ressort interne : C'est la Charité.

Et quel est donc ce ressort interne qui donne les énergies de la vie grande et victorieuse ? Quel est ce ressort qu'il s'agit de monter, de perfectionner dans l'âme de l'enfant ? Nous ne voyons pas que ce soit autre chose que la VERTU DE CHARITÉ, la vertu qui unit à Dieu et qui fait aimer le prochain. C'est elle qu'il faut entretenir, cultiver, développer par des exercices quotidiens, par des actes répétés aussi fréquemment que possible. Saint Augustin dit : *Ubi amatur, non laboratur*. De fait les sacrifices ne pèsent pas à l'amour. L'âme qui aura un profond amour de Dieu, y trouvera la force de pratiquer fidèlement la vertu. Et l'on se fait l'âme pleine d'amour en répétant l'acte d'aimer. Le proverbe dit : C'est en forgeant qu'on devient forgeron ; c'est aussi en multipliant les mouvements de charité qu'on finit par aimer avec profondeur et fidélité. Il faut donc que directeurs et maîtres soient, près de l'enfant, des « semeurs de Charité » ; qu'ils lui fassent aimer Dieu dans tous ses travaux, dans tous ses mouvements, dans toutes les soumissions exigées, dans toutes les petites épreuves de la vie écolière ; qu'ils lui fassent aimer Dieu surtout dans la Communion fréquente ; c'est évidemment parce qu'il voulait mettre la Charité à la base de toute éducation que Pie X a si instamment recommandé la Communion des enfants et la Communion fréquente.

L'avis des grands maîtres.

Donc la tâche de l'éducateur est de semer la Charité par la parole et l'exemple. L'illustre Cardinal

Mercier s'exprimait ainsi dans une conférence faite à des maîtres chrétiens (Vienne, 11 sept. 1912) : « Voulez-vous, Messieurs, efficacement aboutir à la formation d'une volonté, d'un caractère, d'une personnalité morale ? — Cultivez par-dessus tout la charité, propagez-la par votre enseignement, propagez-la par la vertu plus puissante encore de votre exemple. La charité doit, selon les enseignements si précis et si sûrs de saint Thomas d'Aquin, « engendrer, nourrir de sa sève toutes les habitudes vertueuses et leur apporter leur perfectionnement suprême. — *Charitas est mater omnium virtutum et radix in quantum est omnium virtutum forma.* » En tout, partout, toujours donc, versez la charité, faites-la régner dans les cœurs. »

Et qu'on ne dise pas que l'âme de l'enfant n'est pas ouverte à une formation si élevée. D'abord la vertu de Charité a été déposée dans son âme avec la grâce du baptême : il ne s'agit que de mettre en œuvre ce principe surnaturel. Puis son cœur n'a encore subi aucune déformation par les amours humains ; il n'a encore eu sous ce rapport qu'une sublime leçon et un magnifique exemple : l'amour de sa mère et de son père. Et s'il s'agit d'âmes de douze, treize, quatorze ans, que peut-être déjà la poussière terrestre a un peu ternies, il ne reste pas moins vrai que ces âmes gardent assez de leur candeur native pour s'ouvrir volontiers aux amitiés saintes de Dieu. Les fleuves sont toujours plus limpides près de leur source. Et Dieu se penche avec tant de bonté vers un jeune cœur qui veut se donner à Lui.

Le Saint-Esprit, principe de Charité.

La Charité, voilà donc le principe fondamental de l'éducation, et l'éducateur, par la parole et par l'exemple, doit être « semeur de Charité ». Et où ira-t-il puiser lui-même cette charité débordante qui lui permettra de remplir sa tâche sublime ? où donc, si ce n'est près de Celui qui est l'Amour par essence, près de l'Esprit-Saint. Toutes les hymnes de l'Église, toute la liturgie de la Pentecôte le lui disent, le Saint-Esprit est le principe, la source de la Charité. Amour essentiel du Père au Fils et du Fils au Père. Il verse aussi l'amour aux âmes. C'est donc à Lui qu'il faut aller pour augmenter et intensifier la Charité de notre cœur. Éducateurs, dont la mission est de faire fleurir la Charité dans les jeunes âmes, une charité profonde et fidèle, qui soit le gage de leur avenir temporel et éternel, allez à l'Esprit-Saint et soyez les fervents de son culte et de sa dévotion.

III

Les devoirs de l'éducation

PREMIER DEVOIR

Formation de l'intelligence

Des facultés de l'homme la première en dignité est l'intelligence. Elle est le flambeau de la vie ; elle éclaire l'homme dans ses opérations, dans ses activités. C'est elle qui lui fait connaître les fins, fin suprême ou fins secondes, les moyens et leur rapport avec la fin. Sans doute, la volonté se rend ou résiste librement aux jugements formulés par l'intelligence, et, en dernier ressort, c'est cette volonté libre qui emploie les moyens et réalise les fins, qui partant fait le bien ou le mal et crée les habitudes de noblesse ou de vilénie. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle aussi agit sous la lumière de l'intelligence, et qu'elle ne met dans ses opérations la responsabilité et le mérite que grâce à l'intelligence. Cette dernière seule trace les lignes idéales, qui conduisent la volonté elle-même, si elle veut bien les suivre, à la vertu et à la perfection. C'est donc l'intelligence qu'il faut d'abord ouvrir, renseigner, former, afin qu'elle propose à la volonté le bien, l'idéal sous tous les charmes, sous tous les attraits de la beauté morale, qui mérite seule d'être cultivée.

L'idéal, lumière de l'intelligence.

L'idéal ! Voilà l'objet de l'intelligence ; *l'idéal, c'est-à-dire la vérité toute pure, toute resplendissante.* Si la vie est essentiellement une série de relations avec Dieu, son auteur et sa fin, avec le prochain, compagnon nécessaire de route, avec soi-même dans la marche vers les suprêmes destinées, l'idéal sera logiquement la compréhension la plus parfaite possible de ces relations et de leurs objets. Savoir bien ce qu'est Dieu et ce qu'on Lui doit, comment il faut considérer le prochain et de quelle manière il faut le traiter, se connaître soi-même, avoir l'idée nette de la nature humaine, de la vie et de ses buts ultimes, tel est l'idéal qui doit illuminer l'intelligence. La tâche de l'éducateur consistera donc, avant tout, à mettre dans l'âme de l'enfant les concepts les plus parfaits possibles de Dieu, du prochain, de l'âme elle-même, le concept aussi, le plus lumineux qu'il se puisse, de toutes les relations qui unissent ces êtres entre eux.

La tâche n'est pas facile, et il faut croire qu'elle n'est pas toujours accomplie comme elle le devrait, puisque, même parmi les privilégiés de l'éducation supérieure, Dieu n'est pas toujours bien connu, ni le prochain et sa dignité non plus, et parfois encore moins l'âme et ses trésors inestimables. Pour beaucoup, la formation de l'intelligence semble consister à remplir les têtes du plus grand nombre de notions possible et généralement de notions immédiatement utilisables pour le bonheur et la prospérité temporelle. Gagner un diplôme ou un parchemin, s'ouvrir ainsi l'accès à des positions de moindre effort et de plus grand rendement financier, tel est, chez un bon

nombre, le but de la formation intellectuelle. De là, l'encombrement dans les professions libérales, la course aux emplois de bureau. Les âmes sont devenues banalement utilitaires : leurs aspirations sont terre à terre. On a faussé la formation de l'intelligence.

Lettres, sciences et arts sont choses magnifiques, sublimes, qui peuvent sans doute servir à procurer du bien-être temporel, mais dont la fin première restera toujours d'ouvrir à l'âme, plus vastes et plus radieux, les horizons des réalités supérieures. C'est pourquoi aussi, tous ceux qui ont pu goûter les bienfaits d'une culture plus parfaite, ont contracté cette première obligation de noblesse de faire rayonner la vérité dans le monde et d'être les pasteurs des peuples, pour les mener aux pâturages des belles espérances et des bonheurs véritables. Le but de la formation intellectuelle est de faire resplendir la vérité, la bonne et belle vérité qui fait connaître la beauté de Dieu, le prix de la vie et des âmes, de la faire resplendir à l'intelligence de ceux qui s'instruisent, et, par eux, à l'intelligence de ceux qui sont moins privilégiés, mais tout aussi grands par la nature et la destinée.

L'ordre, devoir de l'intelligence.

Former l'intelligence, c'est encore lui *révéler la splendeur de l'ordre*. Une vieille maxime de philosophie dit : *Sapientis est ordinare*, le propre de la sagesse est de connaître et de pratiquer l'ordre. Mettre de l'ordre dans les relations avec Dieu, avec le prochain, avec soi-même, mettre de l'ordre dans son propre être, dans ses inclinations, dans ses affec-

tions, dans ses activités, voilà ce qu'il faut apprendre. C'est encore la besogne de l'éducateur d'aider l'enfant à démêler l'écheveau de ses tendances et de ses impulsions, à hiérarchiser, si nous pouvons dire, ses idées et ses attachements ; besogne ardue et de tous les instants, parce qu'il ne se passe pas un moment que, dans la jeune âme, ne s'éveillent des instincts, des désirs, de petites ou grandes passions. Si l'intelligence n'est pas avertie, l'erreur se produit facilement et la vie oblique sur les faux sentiers. Or, quel labeur difficile que celui d'apprendre à l'enfant à donner à Dieu la première place dans ses appréciations, à tout rapporter à Lui, qui est le principe et la fin de toutes choses.

Quel labeur difficile encore que celui d'ouvrir l'intelligence de l'enfant à la compréhension de tous les devoirs qui l'obligent à l'égard du prochain, de ses parents et de tous ceux que la nature a placés près de lui, des maîtres et de tous ceux qui ont contribué à son perfectionnement. L'enfant est si léger ; il goûte la bonté et le dévouement, la tendresse et l'affection, mais un peu en égoïste, sans songer à ce qu'il y a souvent de sacrifice dans tout ce qu'on lui prodigue de soins. La tâche de l'éducateur est d'autant plus ardue et délicate qu'il doit éclairer l'intelligence de l'enfant en s'effaçant lui-même le plus possible, en gardant l'humble rôle d'instrument désintéressé. L'éducateur n'est que le guide qui conduit l'enfant à Dieu, et qui le ramène à ses parents, plus reconnaissant et plus affectueux qu'il ne l'en a reçu. D'ailleurs, à remplir avec conscience ce rôle d'instrument, l'éducateur gagne par surcroît la part de reconnaissance et d'attachement qui lui est due à lui-même.

Mais, ce qui est encore plus difficile que de faire comprendre l'ordre à mettre dans les relations, c'est de faire discerner à l'enfant les mouvements de la nature qui sont à réprimer et ceux qui sont à favoriser. Pour atteindre ce but, que d'égoïsmes, que d'amour-propre à heurter ! Et comme son intelligence est habile à trouver toutes les raisons en faveur des inclinations et des passions qui flattent ses sens ! C'est là qu'il faut à l'éducateur toute la force des caractères d'élite pour ne jamais passer de compromis avec quelque tendance répréhensible dont l'abnégation fait saigner la jeune âme. Aucune considération ne doit le faire fléchir. Son devoir est d'apprendre l'ordre, de supprimer impitoyablement tout ce qui est désordonné ; tel est le principe, et l'éducateur est le gardien des principes : il ne peut pas les trahir.

Les principes : force de l'intelligence.

Des principes, c'est précisément ce qu'il faut inculquer à la jeune âme, des principes de vérité, des principes d'ordre, parce que la vérité et l'ordre, la vérité complète et l'ordre splendide font la beauté morale. Les principes sont des lignes immuables de conduite, basées sur la nature de Dieu et la nature de l'âme. Les natures, comme telles, ne changent pas ; les relations qui les unissent entre elles ne changent pas davantage ; par conséquent les lignes de conduite qui se fondent sur les natures et leurs relations essentielles, ne changent pas non plus ; et ces lignes de conduite s'appellent principes. L'application pratique des principes peut varier, parce que les circonstances varient ; question de méthode ! mais les

principes eux-mêmes ne varient pas. Et voilà pourquoi les principes sont le premier élément qui fait les grands caractères.

Si la grandeur du caractère est une inébranlable fidélité à un bel idéal, elle doit nécessairement s'édifier sur de solides principes, sur d'immuables convictions d'esprit. Car ce bel idéal, qu'est-il autre chose qu'un ensemble de vérités qu'on a plantées si profondément dans son âme qu'aucun vent d'erreur ou de compromission ne pourrait les déraciner ? Or l'éducateur n'a que ce but : former des caractères. Il lui faut donc, avant tout, mettre des principes dans les intelligences, des principes, c'est-à-dire des connaissances vraies sur le sens et la fin de la vie, sur l'âme et sur Dieu ; des principes, c'est-à-dire un plan de conduite qui resplendisse d'ordre et qui garantisse l'éternelle destinée à l'être qui y conforme sa conduite. Mettre des principes dans les âmes, travail de sculpteur sublime, qui tous les jours, d'une main inlassable, taille et ciselle, au risque même de la faire saigner, la matière encore informe qui lui a été confiée. Peu à peu, à force de dévouements parfois héroïques, il en fait sortir un chef-d'œuvre de force, de noblesse et de beauté.

Le Saint-Esprit, Maître souverain des intelligences.

Mais quelque habile que soit le sculpteur, quelque multipliés que soient ses efforts, le chef-d'œuvre ne se fera pas sans la grâce de Celui de qui dérive toute beauté morale. L'Esprit-Saint est l'artiste-maître, celui qui apprend à manier le ciseau et qui dispose la matière au but à réaliser. C'est sous l'in-

spiration et sous l'impulsion de l'Esprit-Saint que l'éducateur doit travailler. C'est du Dieu d'Amour qu'il obtiendra pour lui-même la noblesse de l'idéal, les principes sûrs et immuables qu'il doit communiquer par la parole et davantage encore par l'exemple.

Pour façonner des caractères, il faut être un caractère soi-même ; pour faire comprendre et admettre la vérité et l'ordre, il faut être soi-même un gardien incorruptible de la vérité et de l'ordre ; pour communiquer des convictions, il faut être soi-même un convaincu. Or la profondeur des convictions, l'amour de la vérité et de l'ordre, la noblesse du caractère, ce sont là de précieuses grâces qu'il faut demander au Sanctificateur des âmes. Puis l'art de graver l'idéal dans l'âme de l'enfant est une autre grâce de privilège, que le Saint-Esprit accorde à l'éducateur. Enfin le bonheur de trouver l'âme de l'enfant ouverte aux beaux enseignements, la joie de le voir s'assimiler les principes de noblesse, c'est la grâce essentielle au succès de l'éducation et qui est donnée par le même Dieu d'Amour. Et voilà comment nous arrivons toujours à la même conclusion : la dévotion au Saint-Esprit doit être souverainement chère aux éducateurs.

*DEUXIÈME DEVOIR***Formation du coeur**

Le cœur est une grande puissance : il est la faculté d'enthousiasme et d'élan, le principe des aspirations ardentes, le levier des actions qui portent à fond. A la vue des objets, le cœur s'émeut d'amour ou de haine, rayonne d'espérance ou tremble de crainte, tressaille de joie ou pleure de peine, et son sentiment excite la volonté et la porte à agir ou à reculer. La motion sur cette dernière faculté peut devenir si forte qu'elle en est presque entraînée. Ce serait donc une faute grave que de négliger, dans l'éducation, le soin de former le cœur, et il nous a toujours paru plus que regrettable d'entendre l'un ou l'autre parler du cœur ou de la sensibilité d'une façon cavalière. On n'a jamais, et l'enfant n'aura jamais trop de cœur, car, en soi, le cœur est une richesse, un beau talent, une magnifique ressource. Il est nécessaire pour donner à la vie de l'élévation, de la grandeur. Les saints et les héros n'ont-ils pas été des hommes de cœur, qui ont su aimer, aimer beaucoup, aimer profondément et fidèlement, Dieu, la patrie, la famille, les amis, le prochain. C'est du cœur que parlait de Tocqueville lorsqu'il disait : « On n'arrive à rien si on n'a le diable au corps », c'est-à-dire que, sans une bonne sensibilité qui aide la pensée et le vouloir d'une ardente poussée, on

reste un médiocre. C'est encore au cœur que se rapportent les paroles du Père Lacordaire : « IL N'Y A QUE LES MAGNANIMES QUI SE DONNENT », c'est-à-dire que seuls les hommes de grand cœur trouvent en eux les ressources des magnifiques dévouements.

Puissance à régler.

Seulement, de lui-même, le cœur est *aveugle*. Il peut aussi bien s'émouvoir pour des objets ^{vils} vils que pour des objets nobles, pour de faux comme pour de vrais biens. Profondément atteint des suites du péché originel, il est même plus porté d'instinct vers les sensations vulgaires et basses que vers les sentiments élevés. Les attirances des biens trompeurs se font plus impérieusement sentir que celles des biens véritables. La première difficulté, dans l'éducation, est de faire connaître à l'enfant les objets qu'il doit aimer et rechercher, et ceux qu'il doit haïr et mépriser, de lui faire distinguer les bonnes inclinations des mauvaises, les sentiments légitimes de ceux qu'il faut combattre. Voilà pourquoi on ne peut former le cœur sans éclairer et affiner en même temps le jugement et la conscience. Et ce sera certes un art souverain que de faire discerner à l'enfant les affections et les tendances qu'il peut garder et nourrir et de lui faire rejeter les autres.

Saint Thomas parle d'un amour de bienveillance et d'un amour de concupiscence ; d'un amour qui fait sortir de soi, qui fait donner de la bonté, du dévouement, de la générosité, qui se sacrifie pour les autres ; et d'un amour qui replie le cœur sur lui-même, le pousse à se satisfaire dans les plaisirs

égoïstes, ne fait songer qu'à soi et à sa propre jouissance. La distinction du Grand Docteur est à la base de la formation du cœur. L'éducateur doit donc aider l'enfant à choisir avec soin parmi les attirances qui agissent sur sa sensibilité ; compagnon vigilant et fidèle, il doit écouter la vibration que chaque objet détermine sur le clavier des sentiments, et apprendre à la jeune âme lesquelles de ces vibrations peuvent entrer dans l'hymne d'une noble vie. La tâche n'est pas aisée ; mais l'Esprit-Saint est là qui aide la bonne volonté sincère. Que l'éducateur recoure à Lui et il en obtiendra cette grâce de discernement pour lui-même et pour les âmes qui lui sont confiées.

Puissance à orienter
vers les beautés surnaturelles.

Les objets une fois distingués, il faut que l'éducateur *aide le cœur de l'enfant à aimer les bons objets* ; il faut qu'il entretienne et intensifie les aspirations nobles. Pour cela il ne sera pas de trop de toutes les bonnes paroles, de tous les stimulants, de tous les encouragements.

C'est surtout le beau qui émeut et attire le cœur. L'éducateur essayera donc de montrer combien Dieu est beau dans son être, dans ses mystères, dans tout ce qu'il a fait ; il relèvera tout ce qu'il y a de beauté dans la glorieuse histoire de la patrie, dans la douce intimité de la famille, dans les échanges d'une amitié désintéressée, dans le don de soi au service des autres et particulièrement des déshérités de toute espèce. Le cœur de l'enfant, que les égoïsmes du monde n'ont pas encore gâté, sera volontiers ouvert à ces démonstrations. La grâce, d'ailleurs, l'incline

à goûter et à aimer les beautés surnaturelles de la religion. Ainsi son jeune cœur prendra peu à peu l'habitude de chercher son aliment dans les choses supérieures et dans les affections nobles. Il ne tardera pas à y trouver un bonheur calme et serein, qui le détachera de tout ce qui est vil et troublant. Tout, du reste, peut être pour l'éducateur sujet et occasion à ces sanctifiantes leçons : la nature et ses charmes, reflets splendides de la beauté divine ; l'art et ses harmonies, expression imparfaite sans doute, mais éloquente des magnificences du Ciel ; l'histoire, la science elle-même ; puis surtout les merveilles du domaine des âmes, les tendresses d'une mère, le dévouement d'un père, les sublimes exemples des héros et des Saints. Le don des suggestions à faire, l'éducateur le demandera à l'Esprit-Saint. C'est de Lui aussi qu'il obtiendra la grâce de goûter les beautés supérieures et de les faire goûter aux enfants. Le Saint-Esprit est le Dieu de l'amour : c'est de Lui que vient la grâce d'aimer en vérité et avec noblesse. Celui donc qui veut planter dans les jeunes cœurs un grand et solide amour doit recourir au Saint-Esprit.

Puissance intégrale par la pureté.

Mais il y a une condition essentielle à ce que l'enfant reste apte à comprendre le langage de la beauté morale et surnaturelle et à le goûter : c'est qu'il garde lui-même *la beauté de son âme par la pureté*. N'est-ce pas Jésus Lui-même qui dit : « *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt.* » Ceux-là qui sont purs ont le regard assez limpide pour contempler les merveilles divines. Le troisième soin donc qui incombe à l'éducateur, pour la forma-

tion du cœur, c'est d'aider l'enfant à se conserver pur. La bonté, cette bonté délicieuse qui s'oublie et se donne sans calculer et sans jamais se reprendre, l'affection désintéressée, les sereines et profondes amitiés, la Charité pour Dieu qui va jusqu'aux sublimes immolations, tout cela n'est possible que par la pureté. Le vice ferme le cœur, le dessèche, l'épuise et finit par lui donner la dureté et la stérilité de la pierre. La pureté, au contraire, lui garde toute la délicatesse, toute la sève de la générosité, tout le bel élan des enthousiasmes et des sacrifices. La pureté est de toute nécessité pour le succès de l'éducation.

Mais la pureté de l'enfant ne se conservera pas simplement avec des paroles et des exhortations. Devant les terribles tentations de l'adolescence tout l'appareil de l'éloquence humaine est chose bien impuissante. La grâce seule peut apporter le triomphe. Il faut donc prier ; il faut que l'éducateur prie pour l'enfant et avec lui ; qu'il demande chaque jour et avec instance au Dieu Sanctificateur d'aider l'enfant à garder le trésor de la vertu, à conserver la virgine beauté de son âme. Sans la prière, même les vigilances sont vaines. Elles tendent bien à écarter les occasions, mais ne sont, en somme, qu'un élément négatif et ne peuvent suffire à toutes les circonstances de la vie. La prière, voilà le moyen efficace, car elle obtient la grâce. Que l'éducateur implore donc l'Esprit Divin, Principe de toute grâce, Source d'innocence et de pureté.

Les ascensions de cette puissance.

Au mouvement et à l'élan d'amour, chez l'enfant, l'éducateur doit *faire réaliser toutes les formes de ce*

sentiment. L'amour doit être reconnaissance à l'égard de ceux qui ont fait du bien à l'âme ou au corps du jeune être; l'amour doit être donation réciproque de l'enfant à ceux qui se dévouent pour lui; l'amour doit être expiation, lorsque l'enfant a fait quelque peine; l'amour doit être générosité pour ceux de qui l'enfant a subi lui-même une offense: l'amour donne, se donne et pardonne. Reconnaissance, dévouement, expiation, l'amour le sera surtout et le sera sans mesure par rapport à Dieu, le souverain Ami. L'enfant devra apprendre à Lui donner la première place au foyer de ses affections et à n'y admettre aucun être qui ne soit agréé de Lui.

Puis l'éducateur enseignera à la jeune âme la *perfection* de l'amour qui est dans la profonde sincérité et l'inébranlable fidélité. Etre sincère, c'est porter le nom ou les noms aimés dans les fibres les plus intimes de son être, c'est trouver dans le sentiment de l'amour la force de tous les dévouements et de tous les sacrifices. La sincérité, Dieu la demande précisément en disant: Celui qui m'aime, observe mes commandements. Etre fidèle, c'est être permanent dans l'amour. Le cœur est, malheureusement, porté à l'inconstance; il est sujet aux impressions qui varient. A l'éducateur d'apprendre à l'enfant et de l'aider à dominer les impressions et à garder au sein des tempêtes, qui agitent son être, un attachement inébranlable à Dieu et à ce qu'Il bénit. Nous verrons d'ailleurs comment la volonté doit intervenir pour donner au cœur de la stabilité.

La noblesse du cœur, don du Saint-Esprit.

Mais l'amour, sous toutes ses nobles formes et dans son idéale perfection, ne s'enseigne et ne se

communique que par une âme qui sait elle-même aimer en vérité et avec profondeur. La flamme de l'amour ne s'allume qu'à la flamme de l'amour. Le pire des maux serait de confier l'éducation à des cœurs qui ne vibrent plus ou à des cœurs qui ne vibrent que pour la satisfaction personnelle, à des blasés ou à des jouisseurs. Les premiers ne savent pas faire valoir la puissance du cœur, les autres en détournent les forces actives à leur profit égoïste. Le blasé éteint les enthousiasmes et brise les élans par son rire sceptique et sa mortelle froideur ; le jouisseur énerve et dégrade les cœurs par ses puériles tendresses, ses amollissantes familiarités, par toutes les contrefaçons d'un dévouement qui n'a d'autre but que le plaisir sensuel. Pour former des hommes, l'éducateur doit être lui-même un grand cœur, et le cœur n'est grand que s'il sort de lui-même, s'il s'élève d'un mouvement spontané et ardent aux attachements purs et désintéressés, s'il cherche sans cesse Dieu comme règle et fin de tout son amour.

ÊTRE UN GRAND CŒUR, C'EST UN PRIVILÈGE, UNE GRÂCE DE CHOIX. C'est une grande grâce, non seulement parce que le cœur est une puissance d'élan pour l'honneur même du sujet qui en est doué, mais précisément aussi parce qu'il est une irrésistible puissance d'entraînement dans l'éducation. L'enfant s'attache d'instinct et d'une affection toute confiante à l'homme qui se donne sans calcul, sans lassitude, sans retours égoïstes, à l'homme qui se dépense et s'use dans un dévouement quotidien pour l'unique bien de l'âme qui lui est confiée et, en dernière analyse, pour l'unique amour et gloire de son divin Maître. Ce profond attachement de l'enfant est la première récompense de l'amour pur et

noble de l'éducateur et donne à sa parole une influence extraordinaire. Telle est la loi des échantillons psychologiques que le cœur ouvre le cœur, que le don de soi détermine les autres à se donner, et que celui-là précisément récolte les affections les plus solides et les plus délicieuses qui a aimé du sentiment le plus pur et le plus renoncé. Mais la grâce d'aimer ainsi ne s'obtient que par la prière. Il faut la demander particulièrement à l'Esprit-Saint qui est le Principe de tout grand et noble amour.

TROISIÈME DEVOIR

Formation de la volonté

Dans une conférence que nous avons déjà citée plus haut, le Cardinal Mercier s'exprimait en ces termes : « Il n'y a plus qu'une voix, aujourd'hui, sur la définition du rôle de l'éducateur : il doit, avant tout, *éduquer la volonté, former des caractères, édifier la personnalité morale.* » La volonté, c'est bien la plus importante de toutes les facultés à développer et à perfectionner par ceux qui élèvent la jeunesse. C'est la volonté qui réalise les idéals de l'intelligence, c'est elle qui fixe le cœur dans les sentiments nobles, c'est par elle que le bien devient permanent dans l'âme, c'est par elle que se forment les habitudes « métalliques » qui donnent à la vie la grandeur et le mérite.

Les bonnes résolutions, les enthousiasmes ardents, les beaux élans, les actes généreux sont, par eux-mêmes, passagers ; toute âme, aux heures propices, en est capable ; mais la vraie valeur est dans la fidélité, dans l'indéfectible persévérance sur la voie de la vertu ; et cette persévérance et cette fidélité sont affaire de volonté. A force de répéter les mêmes actes, elle crée les habitudes ; les habitudes sont comme une seconde nature, et précisément avec les promptitudes et la régularité d'une nature, les habitudes orientent les activités dans une direction

donnée. Non pas que leurs impulsions soient fatales; librement créées, les habitudes sont librement maintenues et continuées; l'âme peut toujours dévier de leur direction et s'en aller sur des chemins contraires: il y a parfois de ces volte-face douloureusement surprenantes chez des enfants qui ont cependant joui d'une excellente éducation et donné d'abord les meilleures espérances. Ces cas malheureux sont plutôt des exceptions; d'ordinaire, l'âme chemine allègrement sur le sentier des bonnes habitudes prises et s'y plaît d'autant plus que la répétition des actes vertueux finit par les rendre faciles et même délicieusement agréables dans leur magnifique rayonnement de paix et de sainte fierté.

Les lacunes dans la formation de la volonté.

Si l'on met aujourd'hui tant d'insistance à demander la formation de la volonté, c'est que, *trop souvent, le résultat de l'éducation a été pauvre et triste.* Nous l'avons déjà fait observer, combien n'a-t-on pas vu de jeunes gens, sortis de collèges et d'universités même catholiques, qui dans la vie non seulement n'étaient pas des exemples, une élite de régénération et d'entraînement, mais qui offraient au monde le spectacle écoeurant de toutes les capitulations, et à qui les connaissances plus larges ne semblaient avoir inspiré que plus d'ingéniosité dans le mal et une recherche plus passionnée de la jouissance. Il ne s'agit plus de volte-face d'exception, d'occasionnels retours de volonté chez des enfants qui ont d'ailleurs été bien élevés; il s'agit d'une masse de jeunes, chez qui l'éducation elle-même a été une faillite, parce qu'elle n'a point créé de ressort moral en eux

a) *L'utilitarisme.*

Trois aberrations nous ont donné cette jeunesse sans principes, sans force, sans constance. La première consiste à élever l'enfant comme s'il n'avait pas de volonté. C'est le système du *libéralisme utilitaire*. On n'y cherche qu'une chose, l'instruction ; on ne rêve que succès d'examens et diplômes, qui mettent le jeune homme à même d'obtenir vite une place lucrative et de s'asseoir en jouisseur sur ses lauriers. Ainsi le travail lui-même n'est qu'un mal, transitoirement nécessaire, mais qui doit diminuer et même, si possible, cesser, pour ne laisser place qu'au plaisir. La volonté, elle, n'existe pas. Vertu et perfection morales, cela n'a pas de place dans un programme qui ne vise qu'à créer un paradis de jouissance terrestre.

b) *Le formalisme.*

La seconde aberration est celle du *formalisme mécanique*, sous lequel ont grandi bien des enfants. Système sec et froid, où le commandement et le contrôle externe sont tout, et la volonté de l'enfant une faculté ligotée ou brisée. On veut pour lui ; lui-même est dispensé de vouloir. Pensez donc ! s'il venait à faire usage de sa libre volonté, il pourrait devenir un indépendant, un homme dangereux ! Comme s'il ne s'agissait pas précisément de lui faire vouloir la régularité, vouloir la discipline, vouloir l'obéissance, de les lui faire vouloir parce qu'elles sont un bien, une chose agréable à Dieu, et, pour la vie, des sources d'ordre et de grandeur. C'est qu'il est commode de commander, mais difficile de com-

mander en respectant la volonté et la liberté, en les développant même et, précisément, par les ordres donnés. Nous verrons tout ce qu'il faut de prudence, d'attention, de patience et de bonté à l'éducateur pour aider l'enfant à mettre des actes de volonté libre dans toutes les mailles de son activité. Il ne suffit pas pour cela de quelques considérations spéculatives servies aux enfants, matin et soir ; il y faut une sollicitude infinie, qui tient la faculté constamment en éveil et l'excite à fournir son effort pour chaque détail de la journée.

c) *Le sentimentalisme.*

Troisième aberration enfin, *le sentimentalisme*. Au lieu de se servir du cœur comme d'un instrument pour aider la volonté, on renverse les rôles ; l'émotion du cœur devient but, la volonté, moyen, et par le fait on fausse les ressorts de cette faculté. La chose n'est pas si rare qu'on pourrait le croire au premier abord. Il n'y a pas seulement le sentimentalisme qui consiste à rêver mélancoliquement sur une page de Chateaubriand ou sur une poésie de Lamartine. Il y a un sentimentalisme « pratique » qui flatte sans cesse la sensibilité des enfants, qui sollicite leur activité par l'appât de quelque plaisir d'ordre inférieur, qui les comble de tendresses pour la moindre amabilité qu'ils ont eue, qui écoute tous leurs désirs ou à peu près, et ne supporte pas qu'ils soient contrariés ; un sentimentalisme qui nourrit même leur piété de fadaises alanguissantes, soit images, soit mélodies. Le résultat est que l'enfant se donne pour autant qu'il jouit ou espère jouir, mais reste sourd aux motifs supérieurs du vrai dévouement et

de la vraie vertu. Et, cependant, il faudrait qu'il apprenne à vouloir le devoir tout court et tout simple, pour le seul motif que c'est la volonté de Dieu.

L'objet de la volonté : le devoir.

Chose difficile que ce noble vouloir et chose doublement difficile que de l'apprendre à l'enfant et de l'y habituer. Jusqu'à un certain âge, la jeune âme n'en est même guère capable. Avant l'éveil des facultés supérieures, et encore durant cet éveil, l'enfant par lui-même se laisse conduire plutôt par les tendances instinctives. Il faut alors vouloir pour lui, le placer dans les meilleures conditions externes pour empêcher les mauvais penchants de s'amorcer, lui imposer d'autorité les actes honnêtes et le plier ainsi aux bonnes habitudes.

Mais à mesure alors que raison, volonté, cœur s'ouvrent à la vie personnelle, il s'agit de lui faire accepter ces actes et habitudes, de les lui faire, pour ainsi dire, assimiler dans son activité consciente et voulue. Le premier jalon de cette formation consistera précisément à lui proposer les motifs du devoir, motifs qui se résument en ces deux fins augustes : *beauté de l'âme et bon plaisir de Dieu*. C'est ici que la sensibilité supérieure intervient : le véritable éducateur saura parer ces motifs de tous les charmes et de tous les attraits ; sous sa parole ardente et sous l'action de la grâce, le cœur de l'enfant s'émouvra, se dilatera d'amour pour ce qui est noble et beau, et s'éprendra de Dieu, l'Ami souverain. Mise en branle par ces sentiments, la volonté s'élancera vers le bien, fera siennes les bonnes habitudes acquises sous l'influence de l'autorité, en forgera d'autres et se

jettera décidément dans la lutte pour la conquête de l'idéal entrevu. L'éducateur n'aura plus qu'à soutenir l'effort par ses encouragements et ses exemples.

L'amour du devoir.

Évidemment il y a un art infini à suivre dans l'âme de l'enfant le progrès des facultés, à les initier à la vie large et libre, à leur faire opérer le passage de l'activité purement imposée à l'activité personnelle. Chez les uns, cette formation doit commencer plus tôt, chez les autres, plus tard ; chez les uns, elle se fait plus lentement, chez les autres, avec plus de rapidité. Mais d'une façon générale, l'enfant en est parfaitement capable : son âme neuve, rayonnante encore des grâces baptismales, s'ouvre volontiers aux tendresses d'un Dieu tout bon et tout aimable ; si de bons parents l'ont façonnée dans la première enfance, elle comprend aisément le devoir et le charme qu'il y a de faire plaisir à son Père du Ciel ; si surtout les influences eucharistiques ont agi de bonne heure sur elle, l'amitié divine lui tiendra grandement au cœur ; puis l'enfant est fier de la confiance qu'on lui témoigne et volontiers il fait les efforts nécessaires pour ne pas la perdre ; la vaillance et la noblesse qu'il peut et doit mettre dans l'exercice de sa libre volonté lui paraissent le plus bel honneur en même temps que la réalisation de ses légitimes rêves d'activité et de grandeur personnelles. Ce n'est pas d'ailleurs qu'il doive être absolument laissé à lui-même : l'éducateur reste toujours son guide et son gardien ; il doit toujours stimuler la volonté, lui apprendre à agir sans tergiverser, mais promptement ; la porter à se donner entièrement, sans partage ;

l'entretenir dans l'effort et l'aider à rester fidèle et persévérante. C'est beaucoup moins la tâche d'une autorité qui veut pour les subordonnés, que *celle d'un ami qui veut avec son ami ; qui essaie, par une sainte émulation, à unir les deux volontés dans la poursuite des mêmes buts sublimes.*

Les moyens de former la volonté.

Les moyens sont d'ailleurs nombreux que l'éducateur peut employer pour former la volonté à l'action personnelle. Il y a le *travail*, effort sérieux et constant de chaque jour, qui exerce admirablement les facultés morales comme les facultés intellectuelles. Vive labeur, disait sainte Jeanne d'Arc ; oui, vive labeur, car il tend les ressorts de l'âme et les rend aptes aux tâches les plus pénibles, les plus dures. Rien n'entretient la santé et la force de l'âme comme le travail allègrement accepté et accompli, chaque jour et chaque heure, par amour pour Dieu.

Un second moyen est la *discipline*. Elle donne des habitudes d'ordre, de respect et de soumission, habitudes les plus précieuses pour la fécondité et le bonheur de la vie. Que l'éducateur forme l'enfant à vouloir de plein gré ce qu'il lui ordonne, parce que l'obéissance est mille fois bénie de Dieu et qu'elle vaut une paix profonde à l'âme, il aura fait œuvre merveilleuse pour le développement de la volonté de son protégé. L'obéissance est souvent difficile : le démon de l'indépendance est là qui tente la jeune âme ; mais plus l'effort est grand, plus solidement aussi l'habitude est acquise, et plus l'âme monte vers son idéal moral.

Enfin il y a les *sacrifices et les abnégations* de toute nature. Il faut habituer l'enfant à s'oublier, à se renoncer. La vie amènera les heures pénibles des tentations, des difficultés, des souffrances, des épreuves de toutes sortes : l'âme devra lutter et vaincre, parfois au prix d'efforts héroïques, car quand le devoir le demande, l'héroïsme est d'obligation. Le seul moyen de préparer la volonté à ces grandes heures, c'est de la faire passer dès le jeune âge par le creuset du sacrifice. Non qu'il faille multiplier au gré du caprice les occasions d'abnégation : à trop tendre le ressort on pourrait le briser. Mais au moins l'éducateur doit-il profiter de toutes les circonstances que lui ménagent le règlement et la vie normale pour demander à l'enfant les renoncements possibles. Il n'y a que les âmes sacrifiées qui ne démentiront point les espérances qu'on a fondées sur elles, parce qu'elles seules trouveront dans leur volonté les ressources nécessaires pour passer glorieusement par les batailles de la vie.

L'Esprit-Saint : principe d'énergie.

Créer des habitudes de travail, de discipline et de sacrifice, ne va pas pour l'éducateur sans de *grands renoncements personnels*. Il a contre lui tous les instincts qui portent l'enfant au moindre effort, à l'insoumission, à la jouissance. S'il veut prendre sa mission à cœur, il doit résister, lutter, et parfois même blesser. Puis, non content de ce travail plutôt négatif, il se fera initiateur de mouvements vertueux, il aidera l'âme à prendre son essor vers les sommets de la perfection, il la fixera, autant qu'il est en son pouvoir, dans les attachements à l'idéal

et à Dieu. Besogne d'inlassable patience, car, les mauvaises tendances ne désarmant pas chez l'enfant, il faut recommencer sans cesse les mêmes exhortations, les mêmes appels ; besogne aussi de haut désintéressement, car il faut se résigner au sacrifice des popularités faciles et aux lents et tardifs retours de reconnaissance ; besogne surtout qui exige un exemple constant de labeur soutenu, de rigoureuse discipline intellectuelle et morale, d'abnégation spontanée et sereine. *Créateur d'énergies, l'éducateur doit lui-même être plein d'énergie.*

Puis, nous l'avons dit, c'est un art souverain que de savoir mesurer les possibilités de chaque âme, de proportionner l'effort au développement des facultés, d'opérer le passage de la formation externe à la formation interne, de réussir enfin à faire vouloir à une jeune volonté, d'une manière permanente, les ascensions vers le bien et le beau moral. Les lumières et les forces naturelles ne suffiront jamais à des tâches si élevées et si délicates. Mais *l'Esprit-Saint* est là qui vient au secours de l'éducateur, lui accorde les grâces d'état et le rend de plus en plus propre à coopérer à sa divine œuvre de la sanctification des âmes.

' L'Esprit-Saint sculpte les âmes pour la Jérusalem céleste ; Il est l'éducateur par excellence : c'est à son école que Directeurs et Maîtres apprendront à forger des volontés et des caractères ; c'est près de Lui qu'ils trouveront pour eux-mêmes les saintes énergies de l'exemple à donner ; c'est de Lui qu'ils obtiendront les harmonieuses correspondances entre les âmes des élèves et les leurs pour les glorieuses conquêtes de la noblesse et de la vertu. Et ainsi nous en arrivons toujours à la même conclusion :

la dévotion au Saint-Esprit est essentielle à la grande œuvre de l'éducation. Les disciples ne s'initient bien à l'art et au métier que s'ils ont le culte du Maître : le Maître des éducateurs, c'est l'Esprit qui sanctifie les âmes. Les ascensions morales ne se font que sur les ailes de son amour et de sa grâce.

Un devoir spécial des éducateurs :

Le soin des vocations.

Importance de la question.

C'est une des tâches de l'éducateur, et assurément pas la moindre, d'aider les jeunes âmes à orienter leur avenir. Par bonheur, en cette matière, l'enfant reçoit volontiers les conseils de ses directeurs et de ses maîtres. C'est qu'il a une intuition au moins vague de l'importance du problème. Il est de fait capital pour chaque âme de bien connaître sa voie. Autant la vie est heureuse et féconde lorsqu'elle chemine sur la route qui lui convient, autant elle est chargée d'ennuis, de regrets et de malaise, lorsqu'elle se trouve engagée dans une direction fautive. Sans doute le mal n'est que relatif lorsque l'erreur porte sur des professions ou des métiers, mais il est grand lorsqu'il s'agit de genres de vie essentiellement différents, comme le sont ceux du sacerdoce et des carrières du monde. Être prêtre sans vocation, c'est un malheur ; rester dans le monde alors qu'on avait une vocation sacerdotale, c'est un malheur également. Dans les deux cas l'homme est un déclassé, et les déclassés sont à charge à eux-mêmes et aux autres. Ne pouvant point trouver le repos

et la tranquillité d'âme, ils cheminent avec une perpétuelle lassitude morale et sont la croix des leurs ou de leurs confrères.

A chaque âme sont réservées des grâces spéciales en harmonie avec la destinée spéciale que la Providence lui a fixée : si cette destinée spéciale n'est pas réalisée, les grâces correspondantes n'ont plus leur raison d'être, et c'est ainsi que l'âme perd sa paix et son assurance. La chose est surtout vraie, lorsqu'il s'agit de vocation sacerdotale ou religieuse. La prêtrise et la profession comportent de si belles grâces de choix que les perdre en manquant cette vocation, c'est fatalement s'exposer à sentir des vides immenses dans son âme, tout le long de la vie. Il importe donc souverainement de conduire au sacerdoce et à l'idéal religieux toutes les âmes qui ont cette vocation.

Coopération à l'action du Saint-Esprit.

a) La part du Sanctificateur.

Ce soin est délicat et difficile. Il requiert une parfaite coopération à l'action de l'Esprit-Saint. Comme pour toute l'économie surnaturelle, pour la grâce de la vocation aussi, Dieu a voulu le concours de l'homme. Ce concours ne comprend pas seulement l'acte libre de l'âme qui écoute l'appel de Dieu et s'y rend, mais encore la sollicitude des éducateurs qui aident l'enfant à reconnaître la voix de Dieu et à la suivre. L'Esprit-Saint fait les premières avances. Il convie l'âme à l'idéal sacerdotal ou religieux ; Il donne les aptitudes nécessaires à cette vocation ; Il

dirige les événements de la vie selon les vues de sa divine providence ; surtout, Il communique à l'élu l'attrait intérieur pour les saintes et sublimes tâches. Voilà la part du Sanctificateur. Il appelle l'enfant, comme Il le dit lui-même par la bouche de saint Paul : « Et nul ne s'arroge cette dignité ; il faut y être appelé de Dieu, comme Aaron ». Notre-Seigneur n'avait-il pas dit aux Apôtres : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai séparés des autres ». La vocation est une grâce de choix, accordée gratuitement par l'Esprit-Saint à ceux dont Il veut faire les lieutenants du Christ. Il choisit les âmes qu'Il veut, et manifeste son choix par les moyens qu'Il donne, par le cours qu'Il imprime à la vie, par le goût surnaturel qu'Il inspire pour les labeurs divins.

b) La part des éducateurs.

Voici la part de l'éducateur. Il affine le sens surnaturel de l'enfant et lui permet ainsi d'entendre l'appel divin ; autour de cette âme privilégiée, il crée l'atmosphère qui permet à la grâce de la vocation de s'épanouir et de se développer. Et d'abord, s'il est prêtre ou religieux, il fera resplendir dans son exemple l'idéal du sacerdoce et des vertus monacales. Travailleur conscient, profondément attaché à sa mission, imitateur fidèle du divin exemplaire, apôtre de charité et d'abnégation autant que de parole, il stimulera les enthousiasmes, affermira les résolutions et entraînera les volontés aux donations apostoliques.

Puis il lui faut mettre l'enfant à l'abri des influences contraires. Le monde est pervers et le démon redouble d'activité près des âmes qu'il devine devoir

lui faire particulièrement tort un jour. La vocation, comme la semence de la parabole, étouffe dans les ronces des séductions terrestres, se dessèche dans les milieux jouisseurs, ou risque d'être ravie par un ennemi dont les sophismes endorment les âmes. L'éducateur doit donc cultiver dans le cœur de l'enfant, appelé de Dieu, l'amour de la prière, le goût de la pureté, l'union avec Jésus dans la Sainte Eucharistie. Et dès qu'il est assuré du choix divin et qu'il tient les gages d'une bonne volonté prête à répondre à Dieu, l'éducateur aura soin de mettre l'enfant dans les possibilités matérielles et morales d'atteindre son but. Il l'encouragera, le fortifiera, l'aidera même de toutes les ressources qu'il pourra trouver. O le beau ministère et la belle charité qui consiste à se faire « père » de prêtres et de religieux. C'est la coopération à l'Œuvre de choix du Saint-Esprit.

Insuffisances de la sagesse humaine.

a) *Le zèle indiscret.*

Cette coopération peut parfois être en défaut pour deux raisons : ou bien on va au delà de ce que Dieu veut, ou bien on reste en deçà. On va au delà en se substituant au divin recruteur. Dans l'intention de servir la cause de l'Église, on pratique un recrutement indiscret. Le premier enthousiasme dans l'âme d'un enfant sous l'effet de quelque bonne parole, sermon ou conférence, on le prend pour un signe de l'appel divin ; les aptitudes et la piété de cette âme sont des arguments péremptoires de la vocation ; on va même jusqu'à « persuader » à l'enfant qu'il est

destiné au sacerdoce ou à la vie religieuse. Les maîtres de la vie spirituelle réprovent une telle manière d'agir. Elle est trop humaine et ne respecte pas l'action de l'Esprit-Saint.

Quelle que soit la détresse de tel ou tel diocèse ou mission, quel que soit le besoin d'ouvriers apostoliques, nous n'avons jamais le droit de forcer ou de précipiter les choses en une matière si sérieuse. La première part appartient à la grâce ; son action doit prévenir la nôtre. C'est elle qui doit incliner les âmes vers les buts sublimes ; elle met, si nous pouvons dire, le premier souffle dans la voile, et le pilote, au gouvernail, n'a qu'à manœuvrer la barre d'après ce souffle. La grâce inspire les nobles désirs, communique les saintes impulsions vers les missions divines, donne l'attrait surnaturel, qui est la marque la plus nécessaire des vocations. Sans doute, il y a des âmes timides et hésitantes, qui n'osent s'ouvrir et affirmer ce qu'elles sentent dans leur intimité. C'est au directeur à leur faire prendre pleine conscience des inspirations d'En-haut ; encore faut-il qu'il le fasse avec prudence et discrétion et sans jamais se substituer à l'Esprit-Saint, mais en suivant les données de la grâce.

b) Le manque de zèle.

On peut rester en deça de la volonté de Dieu. Nous ne parlerons pas des éducateurs infidèles qui, par leur manque de ferveur et de générosité, rabaisent l'idée du sacerdoce et de la vie religieuse. Ils font hésiter les meilleures volontés et parfois laissent se perdre de belles vocations.

Certains autres se cantonnent dans la passivité. Ils ne veulent pas s'occuper de cette délicate question. Ni les instances des évêques, ni les prières émouvantes des chefs de missions ne les feront agir. Ils oublient que chaque prêtre devrait au moins trouver son remplaçant et une deuxième recrue pour la propagande de la vérité. Si dans leur champ d'action une vocation vient à surgir, c'est grâce à des circonstances heureuses ; d'autres vocations, qui pourraient se lever, restent sans effet faute d'attentions. Et pourtant un si grand nombre d'âmes auraient besoin de sauveurs et Dieu est certainement disposé à multiplier la grâce de la vocation : mais Il attend le concours de ses ministres.

Enfin une troisième catégorie, sous prétexte de respecter la liberté, et d'éprouver les vocations, retarde sans cesse la mise à exécution des plus saints projets. Ils contrecarrent les désirs des âmes, les laissent prolonger leur séjour dans le monde, et les exposent ainsi à perdre la grâce de Dieu. Combien différente la conduite des hommes de vrai zèle. Ils sont infiniment soucieux de trouver les vocations ; ils se rendent bien compte des signes de l'appel divin ; ils mesurent les volontés des élus ; mais, une fois ces soins pris sous la lumière de l'Esprit-Saint, ils ouvrent toute large la route au désir des âmes et les aident à réussir dans leurs projets.

Vie intérieure, union au Saint-Esprit.

La culture des vocations, chose divine ! Elle doit être la préoccupation primordiale de ceux qui sont à la tête des paroisses. Dieu les a désignés pour entendre les premières confidences des âmes, qui

perçoivent l'appel de Dieu. Ce sont eux aussi qui sont le mieux placés pour voir, à travers les mailles des événements, les signes de la volonté de Dieu ; mieux que personne, ils peuvent peser les garanties qu'offrent les traditions de la famille et la première éducation des enfants.

Les vocations doivent être le souci des maîtres et maîtresses d'école primaire. Leurs leçons et leur influence sont le soleil printanier qui opère la première germination de la grâce ; l'estime qu'ils témoigneront pour le sacerdoce et la vie religieuse encouragera l'enfant et le fixera dans ses désirs.

Puis c'est surtout aux éducateurs des collèges qu'incombe le soin des vocations. Ils orientent définitivement l'avenir de leurs élèves. Ils sont près d'eux les gardiens du trésor sacré de la grâce et les initiateurs à l'idéal du sacerdoce ou de la vie religieuse. Mais, prêtres des paroisses ou maîtres d'école, directeurs et confesseurs conviendront que, pour conduire des âmes au but le plus élevé qui soit, il faut être soi-même pénétré de cet idéal et fidèle à ses exigences. La vocation est une grâce de choix ; pour y coopérer, il faut être un instrument de choix. Pour mener aux sommets, il faut des guides qui connaissent le chemin des sommets. Les directions efficaces, en cette question si délicate et si sérieuse, ne viennent que des hommes de profonde vie intérieure, de ceux qui sont intimement unis à l'Esprit-Saint, le premier et principal recruteur de prêtres et de religieux.

Les vertus de l'éducateur

Si, comme nous l'avons dit, l'éducation est l'art des arts et une coopération directe à l'œuvre divine de la sanctification des âmes, quelles ne doivent pas être les qualités et les vertus de ceux qui sont chargés de cette tâche sublime ! Il y a bien une science, la pédagogie, qui offre aux éducateurs une série de principes et de conseils, destinés à les guider dans leur si difficile mission. Mais combien grande la distance des théories aux pratiques ! Ces traités et ces cours de pédagogie font toujours un peu l'effet de Précis de versification et de dictionnaires de rimes en poésie : ces derniers analysent les procédés de l'art, mais ils ne font pas les poètes ; la pédagogie, elle aussi, est une analyse, mais elle ne fait point les éducateurs. D'ailleurs, dans ce domaine de la formation des âmes, la pratique est encore infiniment plus loin de la théorie qu'en littérature, car une âme, c'est tout un monde d'inclinations, de pensées, de sentiments, d'émotions, un immense mystère dont les derniers contours nous échappent sans cesse. La pratique de l'éducation présente de telles surprises, tant d'imprévus, de si grandes complexités, que la théorie se trouve fatalement impuissante, ou du moins d'un faible secours.

Faut-il admettre alors qu'on naît éducateur comme on dit que les vrais poètes tiennent leur privilège de naissance ? La solution de ces difficiles problèmes qu'amène la pratique de la formation des enfants,

serait-elle l'effet d'intuitions heureuses, dont jouiraient des âmes douées d'aptitudes spéciales de par leur nature ? Certes, on ne peut nier qu'il y ait des aptitudes qui prédisposent plus particulièrement à la tâche de l'éducation, comme il y a des aptitudes pour les arts libéraux, pour la musique, pour la poésie, pour l'éloquence. On ne s'improvise pas plus éducateur qu'on ne s'improvise ou musicien, ou poète, ou orateur. La comparaison est même faible, en ce sens que les artistes de la parole ou des harmonies n'ont pas besoin d'être préparés par la nature autant que celui qui se voue à l'art souverain, à l'art de l'éducation. Aux premiers il est également plus facile de suppléer aux lacunes naturelles, par l'étude et l'instruction, qu'il ne l'est au second, avec tous les manuels de pédagogie du monde. Mais si grandes et si belles que soient les aptitudes de la nature, et quel que soit le perfectionnement qui leur advienne des leçons théoriques, il n'y aura point là les éléments suffisants pour faire un éducateur, nous entendons un éducateur qui fasse besogne entière, qui forme véritablement de nobles caractères.

Prudence.

Ni le talent ni l'instruction ne donnent cette exquise *prudence* qui inspire à l'éducateur, dans chaque circonstance et pour chaque âme, les paroles éminemment propres à relever, à consoler, à encourager, à stimuler, à ennoblir. L'intelligence, dans sa pénétration, peut bien supputer l'effet de telle ou telle parole à dire, l'instruction et l'expérience peuvent aider au choix de tel procédé plutôt que

de tel autre ; mais les deux moyens ne sont qu'humains, et rien n'en garantit l'adéquate justesse et l'efficacité certaine. Puisqu'il s'agit de mettre du divin dans l'âme de l'enfant, Dieu seul guidera le choix des paroles et des actes avec une parfaite sûreté. La prudence est don de l'Esprit-Saint.

Courage de l'exemple.

Ni le talent, ni l'instruction ne mettent dans le cœur de l'éducateur le *courage* de donner, en tout, un magnifique exemple. Or l'exemple est de toute nécessité. La parole est sans force, sans influence, sans prestige, si l'exemple ne l'accompagne. Elle pourra impressionner au moment où elle retentit, mais son action ne sera que passagère, et partant stérile. L'exemple, voilà ce qui féconde la parole. Et l'exemple est fait d'une longue et indéfectible abnégation, d'une inébranlable volonté à toujours tenir l'âme haute, d'une énergie que rien ne lasse dans l'accomplissement du bien, de tout le bien, du plus grand bien. Cette énergie, cette volonté, cette abnégation, ce splendide courage, c'est encore un don du Saint-Esprit.

Dévouement désintéressé.

Ni le talent, ni l'instruction ne feront l'éducateur parfaitement *désintéressé*. De par ses facultés naturelles et ses moyens humainement acquis, l'homme ne se donne que s'il y a retour, réciprocité, que s'il recueille reconnaissance, estime, affection. Que l'enfant vienne à lui refuser volontairement ou, comme il arrive à peu près toujours, involontairement cette

réciprocité, l'éducateur trop humain se ferme, se refroidit, s'aigrit, et se refuse au dévouement ultérieur. L'éducateur véritable, celui qui fait œuvre bénie, garde la patience au sein des insuccès, en face de l'indifférence ; sans se décourager, sans se reprendre, il continue sa tâche de bonté et d'immolation ; il ne cherche point sa récompense dans un retour sensible, il besogne pour Dieu, et il a confiance que, par la grâce de son Maître, tôt ou tard le dévouement portera ses fruits. Et où puisera-t-il ce désintéressement ? Dans l'amour de Celui qui est le Principe de toute charité, dans l'union avec l'Esprit Saint.

La sérénité.

Ni le talent, ni l'instruction ne communiqueront à l'éducateur la *joie* qui rayonne au sein même des abnégations, la joie des sacrifices généreusement acceptés et accomplis. Cette joie est la fleur du bon exemple, le parfum de la vertu ; elle donne à la vertu et à l'exemple ce charme ineffable qui gagne les âmes et les conquiert à la même vie, au même idéal. Toutes les ressources humaines ne produisent que la joie d'impression, c'est-à-dire cette joie de surface qui naît avec le succès, avec les expériences agréables, avec les événements heureux, qui dure autant que ceux-ci durent, qui disparaît pour faire place de nouveau à de mélancoliques tristesses. Sous l'influence de telles variations, l'éducation sera, sans doute, l'apprentissage de la vie, mais de la vie médiocre, de celle que les événements dominent, et non pas de celle qui domine les événements, comme l'éducation a pourtant mission de l'apprendre. La joie du sacrifice, ce bonheur permanent de l'âme,

jusque dans les insuccès et les épreuves, est elle-même une vertu de choix, une vertu qui élève celui qui la possède, au-dessus des contingences de la vie, au-dessus de toutes ces misères qui attristent et tourmentent la masse des hommes, une vertu qui fixe les pensées et les sentiments dans l'immuable pensée et sentiment de Dieu. Cette joie, c'est encore un don de l'Esprit-Saint.

Ces vertus sont données

par le Saint-Esprit.

Toutes les grandes et belles vertus du véritable éducateur, c'est le Saint-Esprit qui les communique. L'intelligence, la science, les habiletés de l'homme peuvent sans doute remplir des cerveaux, exciter des admirations, créer peut-être des popularités ; mais, de leurs seules puissances humaines, un maître, un professeur, un directeur ne feront jamais œuvre solide, pleine et durable. La vraie éducation, celle qui crée les forts, les vaillants, les généreux, est bien au-dessus de nos faibles paroles et de nos efforts imparfaits. Elle exige de grandes immolations.

Dieu Lui-même nous a donné un magnifique symbole de l'éducation : la mère. Toute mère, en tant que telle, est une immolée. C'est une immolation que de sacrifier sa beauté et sa jeunesse au bonheur de ses enfants ; c'est une immolation que de leur tisser de la vie avec les lambeaux de sa propre vie ; c'est une immolation que de s'user dans les veilles et les inquiétudes près des berceaux ; c'est une immolation que de laisser son cœur dans les soucis et les angoisses pour ces petits êtres chéris. Comme la mère, tout éducateur doit être un immolé.

Sa mission n'est pas seulement d'orner les esprits de connaissances littéraires ou scientifiques ; de donner la notion de l'ordre par quelques formules de discipline ; d'entretenir, chez les enfants, le joyeux entrain de la vie ; sa mission est infiniment plus sublime ; elle consiste à fortifier, à embellir, à sanctifier les âmes, à les sauver, et partant à être rédempteur par la bonté, par le dévouement, par le sacrifice, par l'immolation du Calvaire. Et la sublime charité de la rédemption, est une faveur de l'Esprit-Saint. Rien de plus nécessaire donc à l'éducateur que d'avoir la dévotion à l'Esprit d'amour.

La méthode de l'éducateur

Ce qui rend l'éducation particulièrement délicate et difficile, c'est la nécessité de *l'adapter au tempérament* de chaque enfant. La grâce elle-même ne détruit pas la nature, mais agit en conformité avec elle. L'Esprit-Saint proportionne ses impulsions aux possibilités, aux aptitudes, aux convenances de l'âme. L'éducateur doit donc nécessairement en tenir compte. Le caractère qu'il a mission d'édifier ne peut avoir d'autres fondements que les données positives de la nature. Équilibre des facultés, lutte avec les mauvaises tendances et spécialement avec la passion dominante, développement des qualités et surtout de la qualité maîtresse, tout ce qui, en un mot, forge et façonne le caractère, suppose une formation en parfaite harmonie avec la complexion ou, si nous pouvons dire, avec la « nuance » de chaque âme.

Ce serait manquer son but que de vouloir faire passer tous les enfants par le même « moule ». Sans doute les principes sont immuables et identiques pour tous, la fin elle-même ne varie pas ; dans les disciplines externes aussi, l'ordre exige une certaine symétrie et uniformité. Mais quand il s'agit de l'action profonde sur l'âme, de sa vie intime, il y a une nécessité absolue de *diversifier les moyens et l'application des principes*. L'éducation niveleuse et égalitaire est une fatale erreur.

On est malheureusement exposé à la pratiquer dans internats. Sous prétexte d'éviter les susceptibilités ou les jalousies, on impose à tous les mêmes méthodes, jusque dans les choses qui concernent les intérêts essentiels de l'âme. Règlements et discipline sont d'un tel *simplisme* qu'on dirait que tous les subordonnés ont les mêmes difficultés et les mêmes besoins, que tous sont appelés au même degré d'idéal ou, pour donner la juste expression de ce système *inepte*, que tous sont destinés à rester dans la même *médiocrité*. Une telle éducation ne forme évidemment que des êtres amorphes, quelconques, sans élévation de caractère. Le prétexte allégué est parfaitement vain : la vraie manière de prévenir les susceptibilités ou les jalousies, c'est de donner à l'enfant la compréhension des diversités de la vie. D'ailleurs, son simple bon sens distingue bien entre la différence des traitements imposée par la variété des natures et les simples préférences inspirées par une égoïste sensibilité.

Adaptations surnaturelles de la grâce.

Donc l'éducation, nous voulons dire l'éducation intime et profonde, doit s'adapter aux conditions spéciales de chaque âme. Le *Saint-Esprit nous a donné de magnifiques exemples* de cette adaptation, même dans la vie publique de son Église. Il a inspiré la multiplicité des dévotions : dévotion à la Passion du Sauveur, dévotion au Cœur de Jésus, dévotion à la Sainte Eucharistie, dévotion à la Vierge-Mère. Pourquoi ? si ce n'est pour varier ses attirances surnaturelles suivant la diversité des inclinations. Il varie de même les manifestations

de la sainteté. Il porte ce saint au culte de la pauvreté ; cet autre, à la pratique de l'obéissance ; un troisième, à l'amour des immolations. C'est à tel point que chaque vertu peut être représentée par un saint qui l'incarne, pour ainsi-dire. La raison en est que le Sanctificateur opère dans les âmes conformément à leurs aspirations et à leurs tendances particulières. L'éducateur, qui est l'instrument du Saint-Esprit, doit donc suivre les mêmes méthodes dans son action sur les jeunes âmes.

**La raison impose
la diversité des méthodes.**

D'ailleurs, *le bon sens lui-même* fait comprendre à chacun que des natures ou tempéraments divers ne peuvent être traités de la même façon. On n'élève pas un impulsif comme on élève un apathique, on ne procède pas avec un émotif comme on procède avec un insensible. L'un a des qualités que l'autre n'a pas, comme aussi les défauts de l'un ne sont pas les défauts de l'autre. Il y a donc chez tel des lacunes à combler qui n'existent même pas chez tel autre. Puis chaque qualité et chaque défaut exige son genre particulier de traitement. Il y a des paroles et des procédés qui n'ont absolument aucune influence sur certaines natures tandis qu'ils agissent sur d'autres. Voilà pourquoi la différence des effets d'une même conférence ou d'un même livre sur les âmes qui l'entendent ou le lisent. Les uns sont frappés, enthousiasmés peut-être, les autres nullement. Chez les premiers, le maître ou l'écrivain a pu faire vibrer des cordes à l'unisson de ses propres sentiments ; chez les seconds, ces cordes n'existent pas ou du

moins n'existent qu'à l'état rudimentaire. C'est que les claviers des âmes sont bien différents et on ferait erreur à vouloir les toucher tous de la même façon et en tirer des accents identiques.

Les tempéraments.

La philosophie a classé les tempéraments sous quatre chefs. Bien entendu il ne s'agit là que d'indications très générales. Elle distingue le tempérament sanguin, nerveux, bilieux et lymphatique. De chacun elle note les traits particuliers et ce sont des données de la plus haute utilité pour l'éducateur. Puisque le caractère se fonde sur le tempérament et se « moule », pour ainsi dire, sur celui-ci, il est souverainement important de pouvoir distinguer d'abord le genre de ce tempérament, et les caractéristiques, quelque générales qu'elles soient, sont un inappréciable secours pour la détermination des moyens à prendre et des méthodes à employer. Ces notions psychologiques aident précisément à trouver le défaut dominant ainsi que la qualité maîtresse, et le caractère consiste à triompher de l'un et à porter l'autre à son maximum de splendeur et de rayonnement. A ce point de vue donc tout éducateur doit être doublé d'un psychologue. La science des tempéraments lui fait connaître la matière qu'il a charge de travailler et lui montre de quels instruments il doit user. C'est que, encore une fois, le caractère d'un sanguin ne se forme pas comme celui d'un bilieux, pas plus que celui du nerveux ne se forme comme le caractère d'un lymphatique.

Tempérament sanguin.

Les sanguins ont pour défaut dominant l'*instabilité*. Ils s'éprennent facilement d'une idée généreuse, se donnent à elle d'un superbe élan, mais leur mouvement ne dure pas. Ils ont des enthousiasmes débordants, mais ce sont des feux de paille qui s'éteignent très vite. Prompts aux affections, ils les offrent tendres, chaudes et expansives ; mais leurs promesses n'ont pas de lendemain. Il faut donc avant tout les former à la *fidélité*. L'éducateur sera obligé de les remonter souvent, de refaire constamment leur volonté mobile et intermittente, de soutenir leurs sentiments par un dévouement très suivi. Il sera d'ailleurs aidé dans sa tâche par une qualité très belle et qui distingue spécialement ce tempérament. Le sanguin a un très vif *sentiment de l'honneur*. Or, la fidélité est précisément l'honneur des amitiés. Si l'éducateur, par conséquent, parle au sanguin du Dieu immuable dans sa bonté, dans sa tendresse, dans son affection, de l'honneur qu'il y a de répondre au Souverain Ami par une fidélité inébranlable, il aura chance d'être vite compris, et pour peu qu'il emploie les bons moyens, il parviendra sans peine à fixer la conviction et à forger l'habitude de la persévérance.

Tempérament nerveux.

Le nerveux est *impressionnable à l'excès*. Les événements de la vie, les traitements qu'il reçoit des autres, exercent sur lui une action profonde. Si la joie ensoleille ses jours, il est exubérant de bonne humeur et de cordialité. Mais si des actes ou des

paroles le heurtent et le blessent, et il faut peu de chose pour cela, la peine descend jusque dans l'intime du cœur. Il se ferme alors, se replie sur lui-même, se mélancolise même, et se décourage. Porté à analyser outre mesure les faits et les conversations, il y découvre souvent des malices qui n'y sont pas en réalité ; son imagination, volontiers pessimiste, lui grossit encore la mauvaise impression, et il ajoute ainsi de lui-même aux souffrances réelles que la vie apporte fatalement. L'éducateur *aidera sa volonté* à prédominer sur la sensibilité. Il aura souvent fort à faire pour ouvrir le cœur qui s'est fermé, pour dissiper les idées noires qui ont envahi l'esprit, pour neutraliser les antipathies extrêmes, pour refaire la volonté allègre et la relancer sur la voie des dévouements. Mais, encore ici, un merveilleux secours se trouve dans le tempérament lui-même. Le nerveux est très *sensible à la beauté morale*. On le gagne facilement par l'admiration de tout ce qui est idéal. Dès lors, on peut corriger son tempérament et édifier son caractère en lui montrant combien il est idéalement beau de se dominer, de rester toujours bon et gai, de rendre même le bien pour le mal, de se dévouer sans chercher le retour.

Tempérament bilieux.

Les bilieux ne sont pas les mieux partagés. Leur sensibilité n'a ni la vivacité de celle des sanguins, ni la profondeur de celle des nerveux. Point de délicatesse et peu de pitié. Leur intelligence s'adonne volontiers à des calculs égoïstes ; leur volonté est facilement rude et absolue. Leur défaut dominant est l'*orgueil*. Les plans qu'ils conçoivent

les activités qu'ils exercent, tout tend à leur propre intérêt et doit satisfaire leur ambition. Malheur, du reste, à celui qui leur barre la route ou qui seulement leur résiste : il subira leurs violences et risquera d'être brisé par eux. L'orgueil se corrige par l'*humilité*. La besogne ne sera pas mince pour l'éducateur que d'avoir à mettre cette vertu dans le cœur du bilieux. Il réussira sans doute mieux en ne s'opposant pas directement à la volonté de son dirigé, mais en la tournant par la finesse et la bonté. Au surplus, chez le bilieux, comme chez le sanguin et le nerveux, le tempérament lui-même fournit un moyen puissant d'action : l'*énergie*. Le jour où l'âme aura compris que son intérêt surnaturel, que la grandeur du caractère exige l'humilité, elle aura à sa disposition une forte volonté, une énergie solide et constante. Et avec l'énergie on peut aller loin sur le chemin de l'idéal.

Tempérament lymphatique.

Le tempérament lymphatique est plutôt pauvre de ressources : la sensibilité est médiocre, l'intelligence plutôt positive, la volonté facilement indolente. L'*égoïsme* en est le défaut dominant. Peu porté à la tendresse des affections, peu ouvert aux contemplations du beau et de l'idéal, réfractaire à la grande activité, le lymphatique se livre volontiers aux plaisirs de la table et du sommeil. Il est mou, et craint la moindre gêne, ne rend service que s'il en est prié, et laisse aux autres les noblesses du sacrifice. Près de lui, l'éducateur sera obligé d'être un infatigable *éveilleur* : éveilleur d'initiative, éveilleur de sentiments généreux, éveilleur d'activité. Si nous

disons infatigable, c'est parce que les appels devront être répétés à tout instant, et aussi parce que l'écho sera longtemps faible et lent. Mais, d'autre part, l'éducateur n'aura pas à craindre beaucoup d'importuner son protégé, car le lymphatique est *patient*, et cette patience, qui n'est pas la dernière des qualités, le rend docile à la voix qui lui clame sans cesse les appels de l'idéal et du dévouement.

Nuance personnelle
difficile à déterminer.

Évidemment ces données générales de la psychologie *se nuancent* à l'infini dans la vie concrète. On peut dire qu'elles ne sont qu'une estompe, sur laquelle la puissance créatrice varie ses dessins à volonté ; qu'elles ne sont que des tonalités générales, sur lesquelles la virtuosité de l'artiste divin compose ses variations sans nombre. Chaque nature participe aux quatre tempéraments et les proportions sont merveilleusement diverses. Cela fait qu'en pratique la « nuance » propre de chaque âme est *extraordinairement difficile à déterminer*. Ensuite, à mesure que la vie évolue, tant de causes physiques et morales *modifient* les éléments primitifs : le climat, les conditions matérielles, l'ambiance sociale, les joies et les chagrins, l'éducation elle-même, et surtout les habitudes acquises. Toutes ces modifications sont à observer par l'éducateur, de sorte qu'il est tenu à une attention continue et à une sollicitude sans repos. Il doit suivre l'âme de l'enfant, noter ses manifestations, réajuster les formules à mesure que se produisent les variations, garder la compréhension aussi parfaite que possible du tempérament

de son protégé, afin d'élever l'édifice du caractère suivant des lignes rigoureusement adéquates aux fondements de la nature.

Et là n'est pas encore tout son labeur. La partie la plus délicate s'y ajoute par surcroît. C'est l'*observation de la vie surnaturelle de l'âme*. Cette vie aussi, avons-nous dit, se conforme aux diversités des aptitudes, des tendances, des tempéraments. En harmonie avec la nature, le Saint-Esprit fait entendre ses appels et sentir ses impulsions ; Il opère, par sa grâce, le perfectionnement surnaturel. Ce travail du Sanctificateur dans l'âme de l'enfant, l'éducateur doit le percevoir pour y conformer sa propre action. Le soin lui incombe de rendre l'enfant conscient des inspirations divines, de l'initier à la vie supérieure, de le rendre docile aux volontés de l'Esprit de Charité. Médiateur actif entre l'âme et Dieu, le maître ou le directeur a pour sublime mission de discerner les adaptations de la grâce et de la nature, les harmonieuses activités de l'une sur l'autre, d'aider ces activités et de les faire aboutir, pour autant que cela peut dépendre de ses lumières et de son dévouement, à leur fin suprême, qui est la transfiguration de l'âme dans la beauté surnaturelle. C'est par la coopération de l'éducateur avec l'Esprit-Saint et par la coopération de l'âme de l'enfant avec les deux que s'édifie, sur la base des données de la nature, la grandeur et la noblesse du caractère.

Les trois facteurs du problème.

D'après ce qui précède *trois problèmes* compliquent la tâche de l'éducateur. Le premier est celui du *discernement des natures*. La psychologie fournit

quelques indications, fort utiles, mais aussi très générales. La détermination de la nuance particulière de chaque âme reste une grande difficulté. La science purement humaine y est, à chaque instant, déroutée par de nouvelles inconnues. C'est que chaque âme est, à elle seule, un mystère, et l'intelligence la plus perspicace n'arrive point à le sonder complètement.— Le deuxième problème est la nécessité de *discerner les opérations de la grâce et du Saint-Esprit*. La théologie et la science ascétique y peuvent aider sans doute. Mais toute lumière humaine sera toujours faible et impuissante en pareille matière.— Le troisième problème consiste à *établir les harmonieuses coopérations* dont nous avons parlé : il faut agir en conformité avec la nature et la grâce, faute de quoi on risque de manquer la fin, qui est la formation du chrétien de caractère élevé. Or, si les deux facteurs et leurs activités présentent déjà du mystère, les adaptations des activités sont également au-dessus des connaissances et des possibilités purement humaines.

Le discernement des âmes :
don du Saint-Esprit.

La conclusion s'impose. Discernement des natures, connaissance du travail de la grâce dans les âmes, science des coopérations harmonieuses, ce sont là *des dons du Saint-Esprit*. Le divin Sanctificateur connaît tous les replis du cœur humain, Il peut les dévoiler aux yeux de l'éducateur. La grâce elle-même est l'œuvre de l'Esprit d'amour ; Il peut en faire connaître les mystérieuses puissances et actions. Enfin Il est l'Artiste souverain ; c'est Lui qui est

l'Architecte, la cause principale qui édifie les caractères ; l'éducateur est son instrument ; et si l'instrument est docile et dévoué, le divin Artiste lui communique sa lumière pour les fécondes coopérations. Ainsi il ressort, une fois de plus, que *la dévotion au Saint-Esprit doit être par excellence celle des éducateurs.*

Les moyens de l'éducation

LE PREMIER MOYEN

L'autorité

Dans sa simplicité journalière, l'éducation consiste à communiquer à la jeune âme un ensemble de leçons à comprendre et d'ordres à exécuter. Or, la condition essentielle pour que cette communication puisse s'établir efficacement, c'est *l'autorité* de l'éducateur.

Crise de l'autorité.

On se plaint beaucoup de nos jours que le principe de l'autorité est battu en brèche, que la jeunesse elle-même ne le respecte plus. En fait, l'amour de l'indépendance a toujours existé chez les hommes, et particulièrement chez les jeunes. Sans doute, les doctrines du libéralisme malsain ont déteint sur nos générations modernes ; les exemples des insubordinations politiques ont eu les répercussions les plus lointaines ; la jeunesse respire un air saturé de murmures d'insoumission ; mais, pour dire toute la vérité, il faut reconnaître aussi que les représentants de l'autorité, en bien des cas, sont la cause directe de la crise tant déplorée. Trop souvent on constate chez ces derniers le défaut ou l'excès qui se manifeste un peu dans toutes les œuvres humaines, le défaut

qui reste en deça de la bonne mesure et l'excès qui va au delà.

Il y a des parents et des maîtres qui condescendent à tous les désirs des enfants, ou, ce qui est pis encore, de tel ou tel enfant, dont ils ont fait leur idole ; ils y gagnent une frivole et passagère affection, mais se condamnent aussi à subir le contre-coup de leur faiblesse : les enfants gâtés leur imposeront brutalement leurs exigences et ne se rendront à aucun ordre qui contrarie leurs caprices. *L'autre misère est celle de l'autoritarisme.* Le Cardinal Mercier écrivait que l'autoritarisme est la ruine de l'autorité. Que peut-on attendre, en effet, d'un système d'éducation qui prône une réserve hautaine chez celui qui commande à l'égard de celui qui doit exécuter les ordres ; d'un système qui fait consister l'autorité dans l'aplomb de l'attitude, dans la fierté du port, dans la hauteur du verbe, dans l'impérieux du geste et du regard ? Il n'y a là qu'amour-propre, suffisance, orgueil, la mise en scène d'une personnalité, impatiente de s'affirmer, jalouse de ses prérogatives, toute superbe de ce pouvoir qu'elle a de conduire les autres. Cet autoritarisme suscite directement l'esprit d'insubordination ; insubordination latente, d'abord, tant qu'elle ne trouve pas l'occasion d'éclater, mais insubordination en paroles et en actes, dès que la manifestation en devient possible. L'enfant, habituellement, se tait par crainte de choses pires ; mais leçons et ordres qui lui viennent de cette arrogante autorité ne passent qu'à la surface de son âme. Dans les profondeurs la réaction couve, et quand l'heure de la « délivrance » sonne, cette réaction se fait débordante et précipite parfois

le jeune homme dans les plus tristes excès de la liberté.

Le vrai concept de l'autorité.

L'autorité, la véritable autorité, celle qui agit sur l'âme entière et la fait arriver au but de l'éducation, c'est-à-dire à la grandeur morale, est chose plus qu'humaine ; cette autorité est chose sacrée, faite de nobles qualités et de belles vertus. De ces dernières, voici celles qui nous semblent être les principales : *l'humilité, la bonté, la force et la constance.*

Elle est humilité.

L'humilité, c'est toujours par elle qu'il faut commencer, parce qu'elle est le principe de toute fécondité. La nature elle-même nous le dit par ses symboles. Tous les germes sont menus, même ceux des plus grands arbres. La formation de l'organisme, la croissance, le développement, toutes les merveilles des assimilations et des efflorescences démontrent clairement la puissance divine qui, des plus humbles causes tire les plus grandioses effets. L'éducation, qui est une germination d'ordre spirituel, doit sortir, elle aussi, de l'humilité : humilité de celui qui la reçoit dans l'obéissance, humilité de celui qui la donne avec autorité.

De fait, détenir l'autorité, qu'est-ce autre chose que représenter Dieu, le Maître Souverain, dont la Volonté toute sainte est la dernière raison de tout ordre, et de celui qui doit régner dans les âmes, et de celui qui doit régler les sociétés ? Représenter

Dieu, c'est, d'une part, de la grandeur : par rapport au subordonné, le père, la mère, le maître sont grands, parce que précisément leur mission est divine; mais, d'autre part, cela signifie aussi la petitesse de celui qui est constitué en autorité; par lui-même il n'est qu'un pauvre homme, dont tout le pouvoir est une participation gratuite aux prérogatives de Dieu, participation pour laquelle il devra un compte rigoureux.

Toute autorité humaine doit porter en elle l'aveu de cette dépendance; les ordres qu'elle donne doivent paraître émaner d'un instrument, conscient de son rôle sublime, mais qui n'agit qu'en vertu d'un pouvoir à lui confié comme un dépôt. Au lieu de parler de l'homme qui commande, l'ordre doit parler de Dieu, cause et fin suprême des actions enjointes par l'autorité. C'est alors que cette dernière inspire le respect, ce sentiment primordial qui prédispose le subordonné à se soumettre à la volonté de son supérieur. On dira que l'enfant ne voit pas si loin, ne pénètre pas si profondément; cependant il devine les choses d'instinct, il en a l'impression et cette impression s'ancre en lui, en attendant que le raisonnement vienne l'analyser sans plus pouvoir la détruire.

Elle est bonté.

L'autorité est également faite de *bonté*. C'est encore la nature elle-même qui nous le dit. L'autorité primordiale, celle qui est, si nous pouvons dire, le point de départ de toute la hiérarchie sociale, c'est l'autorité du père de famille. Or, dans ce mot de paternité il y a une part capitale de bonté. Donner

aux autres, avec la leçon qui les guide et le précepte qui les discipline, tout le dévouement de son être, toute la solide affection d'un cœur fort, c'est être paternel. C'est que précisément le père de famille, tout en maintenant avec fermeté l'ordre de la maison, donne à tous le témoignage d'une vie aimante, qui se dépense en bonté, en générosité. A son exemple, tout homme d'autorité doit joindre, à la direction qu'il donne, la bienveillance qui encourage, console, reconforte.

Les ordres doivent être enveloppés d'affection. Il faut que l'enfant sente que l'on cherche son bien et non pas la satisfaction orgueilleuse de l'avoir fait plier. On veut de lui une obéissance entière, prompte et joyeuse. Quelle force le portera à obéir ainsi, sinon la bonté que lui témoigne celui qui exerce l'autorité ? A commander sèchement et avec froideur, on ferme plutôt les cœurs ; on rend la soumission, déjà si pénible d'elle-même, encore plus difficile ; on arrache une obéissance de pure crainte ; on forme des âmes petites, pusillanimes, mues par les seuls ressorts externes, ou bien, comme nous le disions en parlant d'autotarisme, des révoltés en herbe. La bonté, au contraire, inspire la confiance ; la confiance conquiert l'âme et lui fait accepter gaiement le joug de l'obéissance.

Elle est force.

Le troisième élément de l'autorité est *la force*. Dans l'éducation, comme d'ailleurs dans tout gouvernement, il s'agit de conduire une marque : âme, famille, société, à son port. Il faut que le pilote tienne ferme le gouvernail. Toute déviation de la

bonne route signifie des risques, et dans le domaine spirituel les risques sont toujours graves. Une fois que la fin est définie et que les moyens sont déterminés, il s'agit de garder, coûte que coûte, la direction vers la fin et d'appliquer intégralement les moyens.

Un directeur, un maître ne peut pas transiger dans les questions d'ordre et de finalité essentielle. Les habitudes de discipline qu'il doit mettre dans les esprits, dans les cœurs et dans les volontés, les efforts et les sacrifices qu'il doit exiger, au nom de la noblesse et de la beauté morale, lui imposent de heurter chez l'enfant bien des instincts, de briser des caprices, de tourmèter bien des inerties. Mais il n'a jamais le droit de capituler ; et de ne pas capituler exige une grande force. Encore une fois, il ne s'agit pas de cette force brutale et orgueilleuse qui se fait fort de triompher de toute autre volonté, mais d'une force sublime, au service du bonheur des enfants, d'une force inébranlable qui veut leur bien, qui ne veut que cela et ne passe aucun compromis avec les instincts opposés à ce bien. C'est une force d'abnégation, parce qu'elle impose de mortifier les âmes au lieu de les flatter, de les aiguillonner sans cesse au lieu de les caresser ; une force d'abnégation qui implique nécessairement la mortification personnelle de l'éducateur, car son autorité serait stérile, s'il ne commandait pas d'abord à ses propres inclinations. La force dans l'autorité produit l'estime, et l'estime est le principe de la communauté de sentiments et d'actions au service d'une même fin, communauté qui doit précisément exister entre l'enfant et l'éducateur, pour que les progrès puissent se réaliser.

Elle est constance.

Enfin l'autorité demande de la *constance*. Rien ne lui est plus contraire qu'un gouvernement qui obéit aux impulsions des heures et des moments. A laisser commander l'humeur on fait de l'éducation et de la vie une comédie composée d'illogismes et de contradictions. Les effets n'auraient, certes, pas de quoi faire rire. Bien au contraire ! L'enfant qui aurait subi une pareille formation deviendrait, ou une âme veule et déséquilibrée, ou un être léger et inconsistant. C'est que la santé morale, la belle santé morale des grands caractères, ne peut s'accommoder d'un régime sans cesse changeant et qui se renverse chaque jour.

Dans le domaine des âmes, plus que dans celui des corps, il faut de la régularité et une régularité qui dure. Tout y parle de permanence : la fin est permanente ; les moyens en rapport nécessaire avec la fin sont permanents ; les habitudes à prendre se forgent de permanence ; l'attachement au bien doit être une permanence de volonté qui défie les obstacles, les tentations, les épreuves. Puisque donc l'autorité de l'éducateur fait passer la leçon et l'exemple dans les jeunes âmes et les façonne ainsi à la grandeur morale, cette autorité doit elle-même être « permanente » ou constante dans ses directions, dans le régime qu'elle établit, dans les disciplines qu'elle applique. Cette constance, qui n'est que l'inviolable fidélité à l'idéal de la tâche, produit dans les âmes des enfants la véritable et solide affection, car les cœurs bien placés ne peuvent se refuser à aimer l'éducateur inébranlablement dévoué au magnifique labeur qui leur forge le caractère et le bonheur. Sous les rayons

de cette affection, leçons et exemples prennent racine dans les âmes, s'y épanouissent et portent leur sève dans les actes de la vie.

L'autorité, grâce du Saint-Esprit.

Humilité, bonté, force, constance, tout ce qui fait l'autorité, l'éducateur en obtiendra la grâce du *Saint-Esprit*. Il est le Dieu de la lumière, qui donne l'intelligence de ce rôle de dépositaire que remplit tout homme d'autorité, et en particulier l'éducateur ; Il est le Dieu de la bonté, mettant dans le cœur et dans les ordres la paternité, dont la douceur fait accepter volontiers le commandement ; Il est le Dieu de la force, détachant l'âme de l'éducateur de ses propres égoïsmes et lui donnant le pouvoir de vaincre les résistances de la nature de l'enfant ; Il est le Dieu de la constance, qui fait triompher la volonté des impressions variables et passagères pour la fixer aux immuables principes de noblesse et de grandeur. Éducateurs, vous avez besoin d'autorité, obtenez-la et grandissez-la par la dévotion au Saint-Esprit.

L'exercice de l'autorité et la formation de la liberté

La volonté est *libre*, c'est la plus belle des prérogatives. Par la liberté, l'homme est maître de ses actions ; par elle, il se forge à lui-même sa grandeur et son mérite. Dieu a voulu que nous fassions, par nos propres armes, la conquête de la vertu et du bonheur ; Il nous a laissé le pouvoir moral d'être les artisans de notre éternelle destinée. Cette liberté qu'Il nous a donnée, Il la respecte Lui-même ; jamais de contrainte déterminante, jamais une violence quelconque ; Il édicte simplement sa loi, lumière de la volonté ; Il accorde son concours et sa grâce, qui soutiennent les activités naturelles et surnaturelles des facultés de l'âme ; mais le « oui » ou le « non » traduisant notre soumission ou notre refus à ses inspirations et à ses volontés, Il le laisse en notre pouvoir. Seulement, de notre réponse dépendra notre salut ou notre perte pour l'éternité. Puisque donc la liberté est de cette importance capitale, il faut que l'éducateur lui voue un soin tout particulier.

Les interprétations flottantes.

Il a déjà été fait, dans les pages précédentes, des remarques implicites sur l'éducation de la liberté. Mais quelques réflexions plus explicites ne seront pas inutiles et démontreront la nécessité pour les maîtres

de la jeunesse de recourir au Saint-Esprit. S'il y a, en effet, une tâche particulièrement épineuse dans l'œuvre éducative, c'est bien celle qui consiste à *habituer l'enfant au bon usage de sa liberté*. C'est peut-être pour la raison de cette difficulté spéciale que les ouvrages pédagogiques ne parlent guère, expressément, de cette formation.

Les idées, il faut l'avouer, semblent très imprécises sur ce sujet, même dans les cercles d'éducateurs. Le point surtout qui reste obscur et discuté est celui de *la coordination de l'autorité avec la liberté*. Le vague et les divergences sont si considérables que nous ne sommes pas loin d'avoir, en éducation, deux partis : les conservateurs et les libéraux. Les uns se disent les gardiens jaloux de la tradition, celle-ci n'étant que de l'expérience longuement accumulée et ayant par conséquent subi l'épreuve des faits ; les autres prétendent qu'il y a un progrès à réaliser ; que les générations se suivent et ne se ressemblent pas ; qu'une certaine orientation nouvelle s'impose avec plus de latitude et quelque mesure de « laisser passer et laisser faire ». On en est arrivé à pouvoir citer des maisons d'éducation où, comme on dit, les méthodes sont serrées, et d'autres, où l'on accorde aux enfants beaucoup de liberté. Les parents, eux-mêmes désorientés, se déterminent au petit bonheur : ceux qui flattent et adulent leurs enfants les placent dans les institutions à système « large » ; ceux qui, au contraire, gardent quelque goût pour la raideur militaire, les mettent dans la maison « vieux genre ».

Les deux extrêmes.

Il est pourtant bien regrettable qu'une œuvre aussi sérieuse que l'éducation soit ballottée par de telles

variations. Si jamais l'unité et l'accord sont nécessaires, c'est assurément dans cette entreprise. A prôner, les uns le premier système, les autres le second, on risque de voir la jeunesse glisser entre les deux et n'adopter le bien d'aucune. D'ailleurs *les divergences ne peuvent être qu'humaines* ; elles sont causées, la plupart du temps, par l'esprit personnel, et partant sont filles de l'orgueil. Il n'y a pas comme ce défaut pour fausser les concepts et les jugements, et, pour combler, il inspire la hautaine opiniâtreté, qui s'entête même dans l'erreur.

Le système « serré », qu'est-ce autre chose, chez beaucoup de ses partisans, qu'un froid *autoritarisme*, c'est-à-dire un régime où l'autorité se fait défiante, mesquine, tracassière, destructive de toute initiative, ennemie de toute personnalité, et par conséquent aussi de la liberté ? A se livrer à une pareille méthode de pure négation, il est évident que l'autorité déforme plutôt qu'elle ne forme ; elle ne rend à la société que des moules ou des révoltés. Nous n'insistons pas ; nous avons traité assez longuement de l'autorité et de ses qualités nécessaires. Qu'on ne se réclame d'ailleurs pas de la tradition ni de l'expérience, pour soutenir le système dont nous venons de parler. La tradition et l'expérience ne sont des sources de vérité et de certitude que si elles ont été interprétées à la lumière des principes, que si elles ont appris à appliquer ces principes dans les complications de la vie concrète ; si elles n'ont fait que confirmer l'esprit dans des idées personnelles plus ou moins justes, elles sont un triste renfort d'entêtement et d'orgueil, et n'ont, par suite, pas de valeur objective.

Et le système de la « largeur » ! Ce sera, certes, un système qui plaira aux enfants. Ils ne demandent pas mieux que d'avoir les coudées franches. A ce compte, les partisans du système y gagneront sans doute de la popularité. Mais *popularité n'est pas synonyme de formation*. Cet opportunisme qu'on appelle largeur et qui prend pour norme d'action le bon plaisir et la sympathie de l'enfant, est une lâcheté de la part de l'éducateur et le pire danger pour son protégé. Le maître n'ose pas être ferme comme les principes, rigoureux comme l'ordre et la discipline, énergique comme le travail, il n'ose pas accepter les renoncements du cœur, les sacrifices du désintéressement. Voilà pourquoi il parle de liberté, de largeur, un peu à la façon des charlatans politiques, qui chantent également la liberté pour gagner les bonnes grâces du peuple. Et sous les concessions de cet opportunisme en éducation, la nature de l'enfant se développe telle quelle, selon le rêve de J.-J. Rousseau. Mais, contrairement à ce que disait ce dernier, la nature est viciée par la faute originelle, et le mal exerce une attirance facile sur le cœur. Par le fait, l'enfant qui n'aura point appris à se sacrifier, à s'immoler, ou qui n'aura fait que quelques renoncements inévitables et purement de circonstance, ne sera point préparé à la résistance et à la lutte victorieuse. Ainsi le régime de la « largeur » aboutit également à un résultat tristement négatif, et c'est pour le moins ridicule que de le patronner par l'argument du progrès.

La liberté dans la lumière
de l'Esprit-Saint.

Que bien différentes paraissent les choses sous le regard de l'Esprit-Saint et à la lumière de ses leçons !

Il nous montre l'enfant, être frêle et désarmé, entrant dans la vie avec une naïve ingénuité, travaillé par des tendances contraires, les unes le sollicitant vers les bassesses, les autres vers les hauteurs, enveloppé bientôt de mille séductions et de mille dangers, assailli, dès ses quatorze ou quinze ans, par la tempête des passions, et devant apprendre, au milieu de toutes ces misères et de ces tourmentes, à dire toujours *non* à ce qui flatte sa nature corrompue par le péché et toujours *oui* pour les sacrifices de la noblesse. Dans la jeune âme le divin Sanctificateur Lui-même opère par ses illuminations, par ses attirances, par ses impulsions. Il aide particulièrement le choix de la liberté, en revêtant le bien des rayons de sa grâce, en lui prêtant les charmes de la beauté divine, en stimulant la détermination pour ce qui est noble. Dès lors l'éducateur apparaît comme un *sublime coopérateur dans le mystérieux travail de la grâce* : lui aussi aide la liberté.

La tâche de celle-ci est d'abord de *délibérer*, de juger : l'éducateur double les lumières de l'enfant, en lui montrant le rapport de l'objet ou de l'acte bon avec la fin de la vie, avec la volonté de Dieu, et en lui faisant saisir la laideur, le désordre de ce qui est mauvais, l'horreur que Dieu en a et l'impossibilité de pouvoir coordonner une telle chose avec la béatitude éternelle. Puis la liberté *décide ou se décide*. Et là encore, avec le Saint-Esprit, l'éducateur stimule et pousse l'enfant à la bonne décision. Entraineur par sa sérénité et sa bonté, par sa chaude parole et son magnifique exemple, par son dévouement sans bornes et désintéressé, il porte, pour ainsi dire, la jeune âme à sa décision. Comme on voit, il n'est plus question ni de « rigueur » ni de « largeur » ;

il est question seulement de fin dernière et de deux âmes cheminant ensemble, la main dans la main, la plus jeune apprenant de l'autre à choisir allègrement, tout le long de la route, les moyens et les actes qui se peuvent coordonner à la fin qui est Dieu. Entre ces deux âmes, la grâce de l'Esprit-Saint forme le lien, unissant l'une à l'autre par l'autorité saintement dévouée et par la docilité généreusement soumise.

L'autorité dans cette même lumière.

Ainsi l'autorité nous apparaît comme un principe nécessaire et sacré. L'enfant, disions-nous, est un être frêle et désarmé, de bonne heure exposé aux séductions du mal. Il lui faut donc une main sûre, un *appui* solide, auquel il puisse s'attacher pour ne pas se perdre. Le baptême a mis en lui d'incomparables trésors de grâce et d'innocence ; pour les défendre contre les ennemis et les garantir de la tempête, il lui faut un *défenseur* et un *pilote* de toute confiance. Dans ce métier de l'usage de la liberté, il est apprenti sans expérience ; il a besoin d'un *maître* qui l'initie aux jugements clairs, aux décisions promptes et entières. Ce rôle de maître, de défenseur, de soutien, c'est celui de l'autorité.

Sa tâche, on le voit, n'est pas seulement négative, elle est grandement positive. Sans doute elle consiste à retenir l'enfant, à l'écarter de tout ce qui pourrait ternir son âme ; mais elle consiste encore plus à lui apprendre à se garder lui-même, à fuir spontanément le mal, à croiser sa propre épée avec les ennemis ; en un mot, elle consiste à faire épanouir sa liberté et à lui donner, par l'exercice conscient et

réfléchi, la belle habitude de choisir toujours ce qui est beau, grand et agréable à Dieu. L'autorité n'est pas faite pour tuer la liberté, mais bien pour la guider et la développer. Seulement, pour atteindre ce but, elle doit être bien entendue. C'est l'Esprit-Saint qui en donne le vrai concept.

Autorité et liberté : leurs rapports.

C'est encore Lui qui nous enseigne comment entendre la liberté. *Comme l'autorité, la liberté est chose nécessaire et sacrée.* Comment en serait-il autrement, puisque c'est par elle que l'homme « se forge sa grandeur et son mérite » ? C'est le « non » inlassablement répété devant toutes les bassesses, toutes les laideurs, c'est le « oui » magnifique de spontanéité et d'élan en face de tous les sacrifices de la vertu, qui font l'homme de caractère et le véritable chrétien. Or, cette liberté, l'âme l'aura d'autant mieux formée et d'autant plus développée, qu'elle portera une conscience plus nette et une décision plus spontanée dans le choix. Plus de netteté dans le jugement, plus de spontanéité dans la décision, deux choses que l'enfant puise précisément dans les leçons et dans les exemples de ceux qui exercent une sainte autorité sur lui. Ainsi liberté et autorité se rejoignent, se complètent, se parachèvent. C'est que la liberté n'est pas, comme les « libéraux » veulent l'entendre, un pouvoir aux manifestations arbitraires, pas plus que l'autorité n'est une puissance de commandements arbitraires. La liberté vit et grandit dans l'ordre et par l'ordre, et l'autorité est la gardienne de cet ordre qui fait épanouir la liberté.

Et voici quel sera, en dernière analyse, le secret de la coordination de l'autorité et de la liberté. La perfection de la liberté consiste à choisir en pleine connaissance et d'un magnifique élan ce qui est en harmonie avec la fin dernière, avec la Volonté de Dieu. L'autorité, d'autre part, a pour mission de montrer à l'enfant l'ordre des objets et des actes avec la fin et de le stimuler au choix de ce qui est agréé de Dieu. Il appert de là que *l'autorité devrait toujours se présenter comme un moyen qui conduit au but sublime* de la vie. Elle est dans la barque de la jeune âme le pilote qui montre la bonne direction et qui aide le nautonier inexpérimenté à manœuvrer la barre. Dans tous les ordres des Maîtres et des Directeurs l'enfant devrait, je ne dis pas voir, mais sentir la volonté de Celui qui seul est Maître et Seigneur. Dans chaque « je veux » de l'autorité, les jeunes subordonnés entendraient alors la voix du Ciel ; l'autorité, elle-même, se parerait de toutes les grâces et de toute la dignité de Dieu ; la libre volonté de l'enfant voudrait l'ordre et l'obéissance de ce choix spontané dont il a appris à embrasser tout ce qui le porte vers l'Idéal.

Mais, hélas ! que des prescriptons ne portent que le sceau de l'homme ; que d'injonctions où l'autorité se pose, pour ainsi dire, comme terme et comme dernier enjeu ; que de commandements qui ne sonnent que le métal humain. Ils devraient rendre un son céleste ; tout acte d'autorité devrait porter la signature de Dieu, et cette signature, et ce son du Ciel, l'enfant devrait les voir et les entendre très distinctement. L'homme n'est jamais l'absolu, quel que soit son rang et son pouvoir ; il n'est qu'instrument ; instrument, d'ailleurs, au rôle sublime, lors-

qu'il s'agit d'aider les âmes des enfants à monter vers Dieu. A se tenir humblement à sa place, l'autorité humaine se grandit et se fortifie elle-même, et loin d'être un obstacle à la liberté et à son essor, elle n'est qu'un aliment de plus pour son épanouissement. L'enfant voudra cette autorité et ces ordres, et cette union de sa libre volonté avec les éducateurs est la source des belles fécondités pour la vie et pour l'éternité.

DEUXIÈME MOYEN

L'esprit de discipline

Le but de l'éducation est de former des caractères, des âmes vaillantes, aptes à la conquête de l'idéal. Dans le domaine militaire les conquêtes ne sont possibles que par les armées disciplinées. Ce n'est pas tant le nombre des soldats qui importe ; le nombre est parfois plutôt un embarras ; ce n'est même pas absolument la perfection des armes qui garantit le succès ; les armes ne valent que par l'exercice et la manière d'en user ; la condition nécessaire de la victoire, c'est la *discipline*, et l'essence de la discipline, c'est l'ordre.

Les batailles morales que les âmes doivent livrer pour les triomphes de la vertu, ne se gagnent pas autrement que celles dont l'enjeu est l'honneur des patries. L'ordre, la discipline, voilà le secret d'y réussir. Et voilà par conséquent aussi ce que l'éducation doit apprendre à l'enfant. Il faut qu'il pratique la discipline dans ses pensées, en les orientant vers les seuls buts pour lesquels la vie vaille la peine d'être vécue ; il faut qu'il pratique la discipline dans ses affections, en ne les donnant qu'aux êtres dont l'amitié honore le cœur et en les faisant converger toutes vers les sublimes amitiés du Ciel ; il faut qu'il pratique la discipline dans ses actions, en ne se dépen-
sant que pour les causes parfaitement dignes d'être servies ; il faut qu'il pratique la discipline dans ses

relations et qu'il offre, d'un généreux élan, l'obéissance aux autorités, le dévouement aux siens, la bonté à toute âme qu'il rencontre. L'âme triomphe lorsque ses facultés sont en parfait équilibre ; lorsque les principes supérieurs de la foi et de la noblesse en commandent tous les ressorts ; lorsque ses pensées et ses vouloirs, ses sentiments et ses actes tendent, dans une harmonie parfaite, vers les finalités voulues de Dieu ; lorsque la vie est un hymne dont tous les accents chantent la gloire et l'amour de l'idéal.

Concept de la discipline.

Rendre les âmes belles, l'éducateur n'a que cette tâche. Or la beauté qu'est-ce autre chose que la *splendeur de l'ordre* ? L'univers est beau par l'admirable ordonnance des mondes qui le composent et par le rythme de leurs gravitations dans les espaces ; la nature est belle par les alternances régulières de ses lumières et de ses ombres, par le jeu si bien combiné de ses couleurs et l'art si parfait de ses décors ; la terre est belle par le merveilleux dessin de ses mers et de ses continents, de ses montagnes et de ses plaines, de ses fleuves, de ses lacs, de ses vallées ; les êtres vivants sont beaux par les admirables correspondances des principes et des forces qui les font lever et s'épanouir, par l'harmonieuse convergence de toutes leurs opérations vers la finalité immanente de leur propre achèvement. Tout ce qui est beau, ne l'est que par l'unité dans la variété, par l'ordre splendide, et l'art humain lui-même n'a point d'autre loi.

L'âme, elle aussi, ne trouve sa beauté que dans la parfaite ordonnance de sa vie. Ordre des facultés

entre elles, la raison et la volonté tenant les rênes, ordre des activités sous le rayonnement des hautes finalités, ordre dans le commerce avec les semblables, dans les relations familiales, dans les amitiés, ordre surtout dans les rapports de l'être avec Dieu, la beauté morale n'est faite que de cela. Elle consiste dans la discipline. Les beaux, les grands, les magnifiques caractères, ce sont les caractères disciplinés.

L'exemple de la discipline.

Pour les former, il est de rigueur logique que l'éducateur soit lui-même discipliné. On ne donne que ce que l'on a. L'équilibre qu'il s'agit d'établir dans l'âme de l'enfant, il faut que l'éducateur le porte d'abord en lui-même ; l'ordre et l'harmonie que la jeune âme doit réaliser dans ses pensées, ses sentiments, ses actes, ses relations, il faut que l'éducateur en offre le vivant exemple dans sa propre conduite. Il n'y a que les chefs disciplinés qui puissent entraîner les troupes à la discipline et les lancer, avec la sereine confiance dans la victoire, à la conquête des enjeux de l'honneur et de la noblesse.

Premier élément de la discipline :

l'équilibre des facultés.

Le bel équilibre des facultés, voilà précisément la première et fondamentale discipline à réaliser par l'éducateur en lui-même. Il faut qu'il ait une bonne santé morale, que son « organisation psychologique », si l'on permet ces termes, fonctionne avec un ordre parfait. La moindre fausseté des mouvements, le moindre désordre a ses effets dans la formation de ses protégés. C'est que plus, incomparablement plus

qu'un compagnon ou même un ami, il assimile les âmes qu'il cultive à sa propre âme. Toutes ses paroles, tous ses exemples ont une efficacité proportionnée à son crédit et à son autorité. Et c'est ainsi que le manque d'équilibre et de discipline se retrouve infailliblement dans l'âme de l'enfant et la dépare souvent pour toute la vie.

Il y a dans l'histoire littéraire des exemples frappants d'écrivains dont les défauts s'expliquent, pour une large mesure, par l'influence néfaste d'éducateurs malavisés et mal disciplinés. J.-J. Rousseau est d'une sensibilité malade et d'une imagination exaltée ; mais dès son enfance son père, cerveau fantasque, lui a fait lire des romans qui ont déformé l'âme du penseur en herbe. Lamartine est rêveur et efféminé ; mais au foyer paternel, il a été choyé à l'excès par sa mère et ses sœurs, et malheureusement le jeune abbé Dumont, son premier maître, nature romanesque, n'a fait qu'accentuer davantage les inclinations du jeune poète à la mollesse et à la rêverie.

Et combien d'autres, sans doute, dont les exaltations sensibles et imaginatives ont leur origine dans une éducation désordonnée. A notre époque surtout, où les influences du romantisme sont loin d'être finies, des maîtres, qui restent épris de cette littérature candidement mélancolique et sentimentale, en font encore trop volontiers le thème de leurs admirations et s'en inspirent même dans leur mission d'éducateurs. Et pourtant plus que jamais, au sein des décadences morales de l'heure présente, il faudrait *une jeunesse qui monte dans la force et dans l'énergie*. Il faudrait des « cornéliens », c'est-à-dire des âmes solides, héroïques à l'occasion, en qui la

raison et la volonté dominant et maîtrisent les facultés inférieures, des hommes, en un mot, qui, par-dessus tout, sachent penser et vouloir. Qu'ils aient du cœur, un cœur sensible et délicat, assurément, car le cœur est une magnifique ressource ; mais qu'avant tout il y ait dans leur vie de la lumière, la lumière des principes éclairant l'intelligence, qu'il y ait chez eux, la vaillance, la fière et fidèle vaillance d'une volonté inébranlablement attachée au bien et à la vertu. Ces âmes-là et celles-là seules feront des lendemains meilleurs aux patries et à la société. Mais encore une fois, pour les former, il est besoin d'éducateurs qui réalisent d'abord en leur propre âme l'ordre et l'harmonie des facultés.

Deuxième élément :

Coordination dans l'enseignement.

En second lieu, il faut de la *discipline dans l'enseignement*. La parole de Montaigne est fameuse qui dit que l'éducation doit façonner « des têtes bien faites ». Cela veut dire que ce qui importe souverainement, c'est d'apprendre à l'enfant à penser juste et juger droit. Ce n'est pas tant la multitude des notions qui fait la force des esprits ; c'est bien plutôt l'aptitude de l'intelligence à discerner la valeur des choses, à s'assimiler la vérité, à hiérarchiser les idées suivant leur rapport avec les destinées de la vie et à raisonner sur elles avec sûreté et solidité. Or, pour former des cerveaux à pensée nette et juste, il est de toute nécessité qu'il y ait une parfaite cohésion dans les leçons et les méthodes des maîtres.

L'unité du but exige l'unité dans les moyens. Le but est la claire vue des principes de noblesse humaine

et chrétienne, la logique dans l'application de ces principes aux réalités pratiques, la perception du lien entre les détails concrets de l'existence et la fin suprême. Principes, logique, finalité, sont uns comme la nature elle-même, et il n'y a pas différentes manières de les comprendre. Il n'y a donc aussi qu'une manière de les faire assimiler aux intelligences et c'est pourquoi il doit y avoir unité dans l'enseignement. Conclusion : programmes et cours doivent être coordonnés, et comme la coordination résulte d'un concept un et simple, qui perçoit la fin dans les moyens et les moyens dans la fin, il faut qu'en dernier ressort une seule tête en fixe les lignes et que les autres se soumettent à ses indications. On ne procède pas autrement dans les choses matérielles : c'est un architecte qui détermine le plan d'un édifice, entrepreneurs et ouvriers exécutent le plan ; toute fantaisie purement personnelle de l'un de ces derniers détruirait l'harmonie de l'ensemble et pourrait même compromettre la construction entière.

Il y a dans cette soumission à un plan et à des données fixes une grande difficulté. C'est ce qui a fait écrire à Albert Cahen (*Rev. univ.*, avril 1921, p. 263) : « Il faut avouer, nous sommes en général si amoureux, si jaloux de notre indépendance et de notre personnalité, qu'il nous coûte d'en sacrifier quelque chose et de nous employer à une tâche concentrée qui ne nous est pas propre et où nous associons seulement notre effort à d'autres efforts. Sans ce concert cependant, cette œuvre d'éducation harmonieuse qui est celle de l'enseignement secondaire ne saurait pleinement s'accomplir . . . » La réflexion s'applique évidemment à tout enseignement. Sans la cohésion des leçons et des méthodes, la formation

intellectuelle se fragmente, et par le fait elle reste sans efficacité.

Troisième élément : l'esprit d'entente.

Mais la discipline s'impose encore davantage *dans l'exemple moral* à donner aux enfants. Former des volontés, mais c'est précisément leur inculquer la fidèle observation des lois et des règles, c'est les habituer à la soumission à l'autorité, à cette obéissance, d'ailleurs intelligente et de donation spontanée, qui fait le succès dans le domaine moral comme dans les entreprises matérielles. Et comment l'éducateur peut-il accomplir pareille tâche près de l'enfant, s'il n'est lui-même d'une parfaite régularité dans toute sa conduite, s'il n'exécute avec une pleine générosité les volontés de ses supérieurs, s'il ne se dévoue à ces derniers sans réserve et sans hésitation ?

Certes l'autorité est toujours humaine par quelque endroit ; l'homme qui l'exerce a ses imperfections et même ses défauts ; il se peut que les subordonnés aient, sur telle ou telle chose, des vues plus claires, plus justes, plus certaines de succès. Cependant l'autorité est sacrée ; elle a toujours pour elle les grâces d'état, et il y aura incontestablement plus de réelle utilité à suivre ses décisions qu'à s'attacher à des idées personnelles, quelque clarté et justesse qu'elles puissent avoir. Ce qui manque de sagesse humaine aux ordres de l'autorité, ces ordres le gagnent en bénédiction divine ; tandis que l'idée personnelle, fût-elle beaucoup plus sage, ne peut point prétendre à cette bénédiction, et partant aura toujours moins de fécondité. Évidemment, avant de prendre une détermination, l'autorité fait acte

de prudence en consultant ceux qui doivent la seconder ; mais, la décision fixée, la discipline exige qu'elle soit exécutée intégralement. Travailler la main dans la main, là est toute l'efficacité de l'éducation. Une telle coordination des volontés sous la direction des supérieurs fortifie l'autorité de tous les maîtres, impose le respect aux enfants, leur inspire un singulier sentiment de confiance et les entraîne irrésistiblement sur la voie des pleines et fructueuses obéissances.

Au contraire, à soumettre l'élève à des systèmes divergents de formation, à lui offrir le spectacle d'une division dans les volontés, même simplement à lui laisser deviner des sentiments d'opposition, on le dérouté, on l'encourage à l'insubordination, on fait un indiscipliné. Le cas arrive, peut-être, davantage de nos jours qu'en d'autres temps. Les influences malsaines du libéralisme se font sentir en éducation comme ailleurs. A prêter l'oreille à certains, on croirait que la parfaite coordination des volontés est de la servilité et qu'il y a même un grain de sottise. Il paraîtrait qu'il est plus intelligent de tenir opiniâtrement à ses idées personnelles que de donner son assentiment à l'idée d'autrui dans la pleine compréhension de toutes les efficacités de l'entente et de l'harmonie. C'est dire, en somme, qu'il y a moins d'intelligence à pouvoir ordonner ses idées qu'à ne pas le pouvoir. Et cependant le bon sens continue à dire que la sagesse consiste à mettre de l'ordre dans ses pensées. Les résultats sont d'ailleurs là pour nous démontrer la vieille vérité, à savoir que les caractères disciplinés ne se forment que par les maîtres disciplinés et que toute discipline consiste dans l'ordre, ordre des volontés sous l'auto-

rité, ordre des intelligences dans l'unité et la cohésion des enseignements, ordre enfin des âmes dans le bel équilibre des facultés.

Le Saint-Esprit :
principe de l'esprit de discipline.

Ce qui est vrai surtout, c'est que cette discipline exige *de la force et de l'humilité*. Il faut être fort pour maîtriser constamment l'imagination et la sensibilité, pour leur imposer les principes de la raison et de la foi. Le péché originel a détruit en nous l'harmonie des puissances de l'âme. A chaque instant les facultés inférieures sont portées à empiéter sur les facultés supérieures, et encore se révoltent-elles volontiers par leurs instincts et leurs passions les moins admissibles. La maîtrise continuelle de toutes leurs impulsions exige donc de la force ; et la force seulement humaine n'y saurait suffire, il y faut celle de la grâce. De même l'humilité que demande la discipline de l'enseignement et de la soumission est une grâce. L'homme ne saurait parvenir par ses seules générosités naturelles à cet oubli de soi, à cette abnégation d'esprit et de volonté qui sont nécessaires pour la parfaite coordination sous les directives d'une autorité d'ailleurs humaine. C'est la grâce seule qui peut produire un tel effet.

Ces deux grâces de la force et de l'humilité, il faut les demander au *divin Paraclet, auteur de toute sanctification*. Nous disions que la discipline, c'est l'ordre, et l'ordre splendide, c'est la beauté. Or, qui donnera à l'âme de l'éducateur cette beauté, si ce n'est l'Artiste souverain, dont la mission est précisément de sculpter les âmes en idéals chefs-d'œuvre d'ordre

et de grâce ? C'est donc à l'Esprit-Saint que l'éducateur doit recourir pour obtenir ce don de la *discipline* qui fera sa propre grandeur et qui lui permettra de former les solides caractères, les âmes vaillantes, capables des plus sublimes conquêtes morales.

TROISIÈME MOYEN

La surveillance

Nous lisons dans le *Traité des Etudes* de Rollin cette phrase qui est bien propre à nous faire réfléchir : « *L'éducation est de toutes les sciences la plus difficile, la plus importante et en même temps la plus rare.* » Si la chose est vraie de l'éducation en général, elle l'est plus particulièrement de cette partie de la tâche qui s'appelle la surveillance.

Fausse conception de la surveillance.

L'art de veiller sur une jeune âme, l'art d'exercer sur elle un contrôle salubre et efficace, cet art est de souveraine importance, mais aussi de difficulté extrême. Des maladresses peuvent facilement s'y commettre. C'est que le concept même de surveillance n'est pas toujours conforme à la vérité. D'aucuns s'imaginent une besogne qui consiste plutôt à comprimer la nature des enfants et qui, pour être efficace, doit se faire mesquine et tracassière. Une telle conception et les maladresses qu'elle peut engendrer font parfois considérer la surveillance comme la dernière des charges de l'éducation. Il arrive, hélas ! que maîtres et élèves se rencontrent dans la *dépréciation* du rôle de surveillant. Celui-ci, aux yeux des uns et des autres, n'est alors qu'un

policier, chargé d'un métier odieux, quelque chose presque comme un « garde-chiourme » qui fait marcher « les forçats de la règle ».

De cette aberration de jugements, ce n'est d'ailleurs pas seulement la personne du surveillant qui souffre, mais l'éducation elle-même. Quelle idée veut-on que les enfants aient de cette belle vertu de l'obéissance, qui est le fondement de leur formation, si celui qui représente auprès d'eux le principe sacré de l'autorité, si celui qui incarne sous leurs regards, à chaque heure et dans toutes les circonstances de la journée, la discipline, l'ordre et la règle, est dans la maison la personne la moins considérée ? Et qu'on ne dise pas que l'autorité des directeurs, des préfets ou des maîtres, est derrière lui, pour l'appuyer et le soutenir. S'il n'a de crédit que par les autres, il n'est rien par lui-même, rien qu'un homme de paille, réduit, s'il veut exercer quelque activité, à se ridiculiser dans un recours continu à ceux qui détiennent proprement l'autorité. Le surveillant doit être autre chose que cela, infiniment mieux que cela : *sa tâche, entendue comme elle doit l'être, est noble*, très noble et il n'y a certes rien d'étonnant à ce que l'on tienne à la réserver à des prêtres éprouvés.

Vraie conception

définie par un document romain.

La vraie conception de la surveillance est clairement exprimée dans les règlements que la S. Congrégation Romaine des Études a établis pour les Petits Séminaires d'Italie. A vrai dire, il y est question d'enfants qui se destinent au sacerdoce. Près d'eux toutes les fonctions se relèvent de la haute finalité

qu'on veut atteindre. Mais substantiellement les principes restent les mêmes pour toute formation de caractères chrétiens ; l'application seule comporte des mesures et des modalités diverses. Or, nous lisons dans les dits règlements :

« I *Prefetti di Camerata*, ai quali è affidata la diretta sorveglianza dei giovani, possono esercitare ed esercitano nella formazione di questi un'influenza efficace e, qualche volta, decisiva. Donde la convenienza che i Prefetti siano scelti, per quanto è possibile, fra i Sacerdoti. Il servo di Dio D. Giuseppe Frassinetti scrive in proposito : « Se si pensi che i Prefetti sono all'immediato contatto dei Chierici alunni, in cappella, in refettorio, nello studio, nella ricreazione, in casa, al passeggio, continuamente, la notte e il di, tolte soltanto le ore della scuola, si dee ben comprendere quale influenza debbono essi avere sopra i seminaristi ; e perciò quanto importi che i *Sacerdoti-Prefetti* siano bene istruiti, pii, e perciò stesso rispettabili, se i seminaristi debbano riuscir buoni » (*Memorie intorno ad Sac. Luigi Sturla*).

« Les Préfets de section, à qui est confiée la surveillance directe des jeunes gens, peuvent exercer et exercent dans la formation de ces derniers une influence efficace et parfois décisive. Il convient, par conséquent, que ces Préfets soient choisis, autant que possible, parmi les prêtres. Le serviteur de Dieu, D. Joseph Frassinetti, écrit à ce sujet : « Qu'on prenne en considération que les Préfets-surveillants sont en contact immédiat avec les aspirants-clerics, à la chapelle, en étude, au réfectoire, en récréation, à la maison, en promenade, continuellement, nuit et jour, les heures de classe seules exceptées, on comprendra

aisément quelle influence ils doivent avoir sur ces enfants, et il en ressort avec évidence combien il importe que les Prêtres-Surveillants soient bien instruits, pieux et par le fait même dignes de tout respect. »

Contrôle qui refrène.

Il y a bien à cette fonction un côté négatif qui en voile le prestige aux yeux inattentifs. Le surveillant a mission de faire observer la règle ; il doit couper court à toute velléité contraire à la discipline, prévenir le désordre et garantir ainsi la possibilité d'une bonne application au travail et au devoir. A s'en tenir là, son rôle en est vraiment un de police. Il représente la restriction. Si aucune vue supérieure n'y ajoute son auréole, surtout, si rien de positif, d'idéalement beau et grand, ne rehausse le rôle, il doit fatalement finir par paraître banal aux yeux des élèves et aux yeux même de celui qui l'exerce. On n'a jamais entendu qu'un gendarme, en tant que gendarme, inspirait l'attachement.

Pourtant, à ce simple point de vue négatif de contrôle disciplinaire, la surveillance est déjà une très noble fonction, si on voulait bien y joindre des considérations plus élevées. Qui donc dénierait la grandeur morale à ce premier soin de la mère chrétienne qui veille non seulement à la santé physique de l'enfant, mais encore à sa santé morale, qui multiplie les attentions pour tenir la petite âme à l'abri des mauvaises poussières, qui met une infinie sollicitude pour le garder de tout ce qui pourrait le moindrement porter atteinte à sa beauté ? Or, le surveillant continue ce dévouement maternel. L'enfant est un dépôt

confié à sa vigilance ; il doit prendre soin que rien ne le dégrade. N'est-elle pas noble cette mission de gardien chargé de veiller au trésor immortel d'une jeune âme ?

Puis, par son simple rôle négatif, *le surveillant représente la loi et la règle*. Or, la loi et la règle sont des dons du Ciel, des flambeaux mis par Dieu à la disposition des hommes pour éclairer la route vers les sommets de l'idéal. N'est-ce pas une sublime tâche que d'être près d'une âme ou près de plusieurs âmes le porte-flambeau sur cette route montante ?

Le surveillant est encore le porte-parole de la conscience. Pendant les premières années, après l'éveil de la raison, et encore bien avant dans la jeunesse, l'enfant a un réel besoin de cette voix extérieure. La vie de son âme est très assujettie aux sens ; pour qu'il comprenne, il faut tout lui représenter sous une forme sensible. La réflexion, la pensée proprement dite, la vraie vie intellectuelle et morale ne vient que lentement et chez plusieurs assez tard. Le surveillant supplée donc à ces sensible de la conscience et de la vertu. Qu'y a-t-il autre chose que de très noble à cela ?

L'enfant lui-même, si on lui explique en ce sens le rôle de la surveillance, l'appréciera et l'estimera. Il n'y a que les mauvais cœurs à méconnaître de pareils services. Malheureusement, il ne semble pas qu'on donne toujours aux élèves cette haute idée de la personne et de la fonction de leurs surveillants. Le monde, celui des éducateurs comme l'autre, vit de routine, et ceux-là se plaignent souvent le plus amèrement des misères de cette routine qui devraient être les premiers à la secouer et à renouveler idées et systèmes.

Apostolat qui entraîne.

Mais combien le rôle de surveillant gagne encore en éclat si l'on en considère *la partie positive*. C'est que, au-dessus du contrôle dont nous parlions, il y a encore toute une série de splendides dévouements qui composent cette fonction, entendue comme elle doit l'être.

Témoin continuel de la vie des enfants, mêlé intimement à leurs activités journalières, le surveillant est, *plus que personne, à même de connaître le tempérament et le caractère des élèves, de découvrir les mobiles de leurs actions, de discerner les sentiments et les inclinations qui les mènent*. Assistant à leurs récréations, c'est-à-dire aux exercices où les enfants se donnent le plus naturellement tels qu'ils sont, il peut surprendre leurs spontanés, les paroles et les actes qui révèlent authentiquement leur âme. Sans chercher à pénétrer dans le domaine des secrets de conscience, ce qu'il ne doit jamais se permettre, ce que ne doit se permettre personne, pour ne pas empiéter sur le ministère sacré du confesseur, que l'Église entoure de jalouses attentions, le surveillant peut, avec une grande sûreté de coup d'œil et une large emprise, scruter les âmes de ses protégés. S'il est psychologue et théologien, mais surtout s'il vit lui-même d'une profonde vie intérieure, il aura mille occasions d'exercer *le plus bel apostolat*.

A ces enfants, pour lesquels il a des intuitions et des sollicitudes maternelles, il servira de *guide*, leur aidant à distinguer les bons et les mauvais mouvements de leur cœur, les finalités supérieures, dignes du chrétien, de celles qui sont purement terrestres et égoïstes. Il fera passer en eux les raisons qui le font

agir lui-même, affinera leur conscience et l'orientera décidément vers la vertu ; il leur apprendra à faire le bien pour le bien, et à le faire fidèlement sous l'action de leurs propres ressorts moraux. Connaisant les fibres sensibles de chacune des âmes qui lui sont confiées, le surveillant sera dans la position la plus avantageuse pour amorcer les bonnes habitudes des enfants et pour les fortifier. Grâce à la vue directe qu'il a sans cesse sur « l'engrenage psychologique » de ses subordonnés, il sait exactement quelle « manette » toucher pour déclancher le mouvement ou le maintenir.

La discipline elle-même, dont il doit être l'indéfectible gardien, lui est un moyen merveilleux pour « entraîner » les élèves sur la voie des généreuses activités. Chaque enfant a ses difficultés particulières pour obéir à la loi et à la règle ; le surveillant les connaît et y trouve l'occasion toute déterminée de former l'âme au sacrifice. La volonté et l'effort du sacrifice, c'est toujours le dernier mot de l'éducation, le seul secret de créer de grands caractères. Or, quel directeur, quel maître trouve ce moyen plus à sa portée que celui qui est constamment avec les enfants, et qui peut toujours, dans une merveilleuse opportunité, faire coïncider son influence salutaire avec le moment psychologique du besoin qui se manifeste.

Enfin le surveillant dispense, pour ainsi dire, dans le menu détail des heures et des situations, les trésors de l'autorité, qui est source de bonté, de réconfort, d'énergie. Il est partant *père et ami du jeune pèlerin*, dont les pas mal assurés trébuchent encore facilement sur le chemin ardu des grandeurs morales. Il le console dans l'épreuve, il le relève dans l'abaissement,

il lui communique de la force d'âme pour les conquêtes de la vertu. Et voilà donc que son rôle atteint les hauteurs du plus magnifique apostolat. Guide, entraîneur, père, ami, le surveillant a de tous les éducateurs *la tâche la plus constamment actuelle, la plus directe, la plus en harmonie avec les différentes situations de l'enfant, la plus certaine, par conséquent, d'être efficace et féconde.*

Le Saint-Esprit,
principe des influences salutaires.

Mais du fait qu'elle a tous ces avantages, elle est aussi *très délicate*. Il y faut une *grande finesse d'esprit un tact parfait, une prudence consommée*. La moindre maladresse peut avoir de lourdes conséquences. Puis les relations étroites et continuelles avec les enfants, exigent *une vertu sans défaillance* : la plus petite négligence porte atteinte au prestige et diminue le crédit. Enfin, puisqu'elle est un si bel apostolat, la surveillance requiert, nous le disions plus haut, *une vie intérieure intense*. Il n'y a que l'homme à la foi profondément convaincue, à la charité débordante, qui puisse donner de la plénitude de ses ressources surnaturelles et former des âmes riches d'idéal et d'énergies personnelles. Symbole des principes éternels d'ordre et de noblesse, toujours présent aux yeux des enfants, le surveillant doit être en toute vérité *l'homme de Dieu*, dans sa parole, dans sa tenue, dans son exemple ; ce n'est qu'à cette condition qu'il élèvera les pensées vers le Ciel, et qu'il attachera les cœurs à ce même Dieu dont il représente la volonté et l'amour.

La conclusion s'impose une fois de plus. Le parfait accomplissement du devoir de la surveil-

lance dépasse les possibilités purement humaines. Cette prudence, ce tact, cette inébranlable vertu, cette vie intérieure intense, il faut *les demander à Celui qui est le Principe de toute grâce, au Saint-Esprit*. Lui seul peut donner l'intuition du besoin actuel de chaque âme, Lui seul inspire la parole qui fait impression, Lui seul donne l'influence qui opère efficacement, Lui seul communique les indéfectibles persévérances dans la haute tenue morale. Que donc tous ceux qui ont charge de surveillance prennent conscience de l'auguste grandeur de leur rôle et prient l'Esprit divin de les rendre capables de l'exercer dignement.

XIII

QUATRIÈME MOYEN

La sanction

Suaviter et fortifier, douceur et force, telle était la devise des chevaliers du Moyen-Age, et ce doit être aussi l'adage de l'éducation : il faut qu'on soit doux et fort pour former les âmes. Au foyer familial, Dieu associe *père et mère* et constitue ainsi la saine et solide autorité. L'éducateur remplace les parents : il doit donc se montrer père et pratiquer la force ; il doit se montrer mère et dispenser la douceur. Ces deux vertus forment d'ailleurs l'essence même de l'autorité la force retient les enfants dans la règle, l'ordre et la discipline ; elle leur fait prendre les bonnes habitudes de volonté, elle leur communique le sens du travail, la fierté du courage, la vaillance pour les victoires morales. La douceur encourage, soutient, fortifie ; elle panse les blessures reçues dans la bataille, et relance les âmes, dans la sérénité et la confiance, sur la voie des belles conquêtes. *Suaviter et fortifier*, la vie elle-même tient dans cette formule : il faut savoir beaucoup aimer et beaucoup se sacrifier. La douceur fait la charité, la force fait les sacrifices.

Les excès.

Mais c'est *un art* que d'allier ces deux principes, la force et la douceur, dans l'éducation. La nature

incline à l'un plutôt qu'à l'autre, et si une volonté sage et maîtresse d'elle-même n'y intervient, l'équilibre se rompt et on excède, soit dans le sens de la force, soit dans le sens de la douceur.

La force, qui n'est pas mesurée et tempérée par la douceur, devient violence. Il se trouve ainsi des éducateurs qui prônent la manière dure, le régime caporaliste. Ils se font une naïve gloriole de savoir mater et dresser les élèves. En réalité ils forment ou des âmes serviles ou des mécontents, des hypocrites et des mauvais esprits. Par contre *la douceur, qui n'est pas relevée par la force, devient faiblesse.* L'éducateur faible croit aimer ses protégés, mais son affection est aveugle, frileuse de popularité, par suite en large mesure égoïste ; elle ferme les yeux sur les défauts et les manquements et pardonne tout pour une petite flatterie, un câlin sourire.

Un troisième défaut consiste à être, *dans des circonstances identiques* et pour des points de règle semblables, *tantôt doux, tantôt sévère.* C'est le régime de l'inégalité ; il énerve la discipline et déroute les enfants. Tandis que le maître faible gâte les élèves, les laisse incapables de sérieux et d'effort, le maître inégal les rend veules et capricieux, victimes de leurs impulsions. La bonne formation exige que la douceur soit forte et que la force soit douce, et l'action des maîtres n'est efficace que si elle offre en toute circonstance un heureux mélange des deux vertus.

Force et douceur dans la sanction.

Il est une partie de l'éducation pour laquelle l'adage précité est d'une application particulièrement délicate : *c'est la sanction.* Celle-ci est, de par sa

nature même, un acte d'autorité, et comme tel requiert directement la pratique de la force et de la douceur. Si elle est récompense, la sanction a pour but de stimuler l'enfant dans ses efforts de perfection, dans sa marche vers l'idéal ; si elle est punition, elle rappelle au devoir, répare l'ordre lésé, prévient les manquements ultérieurs et annule les influences que le mauvais exemple pourrait avoir. Dans les deux cas, par conséquent, *la sanction est jugement et stimulation*, et c'est précisément faire acte d'autorité que de louer ou de blâmer, de fixer ou de rectifier l'orientation d'une âme.

C'est surtout pour la punition que l'autorité s'exerce plus nécessairement et plus entièrement, que, par suite, la force et la douceur sont d'un besoin plus immédiat. Ce n'est pas que la récompense ne présente ses difficultés. Elle demande un profond sens de justice qui exclut toute préférence, tout favoritisme ; et ce sens de justice ne va point sans la force qui refrène tout sentiment de pure sympathie naturelle ; il ne va pas, non plus, sans la douceur qui verse la bonté à tous les enfants, à ceux qui ont moins de ressources et de succès comme à ceux qui sont mieux doués et plus heureux dans leurs efforts. Mais la punition contrarie les instincts de l'enfant ; elle le fait souffrir, elle l'humilie même. D'autre part, pour être salutaire, il faut qu'elle soit acceptée par la jeune volonté. Or, si c'est en vertu de l'autorité et de la force que le maître impose le sacrifice et exige l'obéissance, ce n'est que par la douceur de son autorité qu'il fera pénétrer la leçon dans l'âme de son subordonné. Toute sanction, par conséquent, la punition plus spécialement, doit être marquée au coin de la belle devise : *suaviter et fortiter*.

Les déformations de la douceur et de la force dans la sanction.

Les déformations de ce principe, déformations dont nous parlions tout à l'heure, *deviennent évidemment très sensibles dans la sanction.* L'art d'unir la douceur et la force étant si difficile, les maladresses, dans les punitions surtout, ne sont pas rares.

Ceux qui excèdent dans le sens de la force ont volontiers la menace à la bouche ; ils multiplient les pensums, en exagèrent facilement la mesure, parce qu'ils les donnent souvent sous l'empire de la colère ; leur farouche autoritarisme s'irrite, et, prenant leurs violences pour l'expression d'une haute énergie, ils accablent les enfants, leur enjoignent des punitions brutales, des travaux qui n'ont plus rien d'intelligent, qui fatiguent pour fatiguer et humilient pour humilier. On devine les effets de pareilles sanctions : l'âme de l'enfant s'aigrit, s'emplit de fiel et de rancœur, se ferme même aux avis salutaires, et ne garde de tels maîtres qu'un souvenir odieux.

Les éducateurs qui pèchent par faiblesse ou par inégalité, n'ayant guère d'autorité par suite même de leurs méthodes défectueuses, essaient de se ressaisir par les punitions. Comme les manquements sont nombreux dans leur section ou dans leur classe sans discipline, ils sont, eux aussi, amenés à multiplier les pensums. Mais le moyen est parfaitement inutile, parce que le fondement de l'efficacité fait défaut, cette autorité, précisément, de laquelle la punition devrait émaner. Sous le régime de la faiblesse et de l'inégalité, l'enfant s'habitue à considérer le pensum comme un caprice du maître ; il y satisfait avec un fatalisme insouciant, escomptant des jours meilleurs,

où il pourra de nouveau s'amuser impunément. La punition n'est ainsi qu'un menu fait sans portée ; elle ne supplée aucunement au manque d'autorité ; au contraire, elle contribue souvent à la ruiner complètement. *La sanction ne peut profiter que si elle est l'expression d'une véritable autorité, faite d'une douceur digne et d'une force constante.*

L'idéale mesure.

La juste mesure, voilà donc la première difficulté dans la sanction, et plus particulièrement dans la punition. Nous restreignant à cette dernière, et pénétrant plus avant dans le problème, nous sommes amenés à reconnaître que *la perfection consiste à n'avoir besoin de punir que le plus rarement possible.*

La punition, avons-nous dit, répare l'ordre lésé. L'idéal serait évidemment que l'ordre ne fût point lésé. Par malheur, l'histoire et la vie humaine nous apprennent que cet idéal ne se réalisera jamais parfaitement. Les hommes sont trop imparfaits et trop faibles pour laisser semblable espoir. La promesse de récompenses et la menace de châtimens sont même nécessaires pour les tenir dans la bonne voie. Dans le domaine surnaturel, Notre-Seigneur Lui-même parle souvent à ses auditeurs de béatitude et de damnation. C'est que la masse des hommes est surtout sensible à ces espérances et à ces craintes. Même l'élite, si généreuse qu'elle soit à se laisser entraîner par les motifs supérieurs de noblesse et de beauté morale, comme elle reste toujours humaine, n'entend pas inutilement la voix qui promet ou qui menace.

Cependant l'éducation doit viser à l'idéal, et *l'idéal consiste précisément à obtenir le maximum d'ordre avec le minimum de punitions*. La chose est très possible. Il y a des maîtres, nous en avons connu et leur gardons un souvenir plein d'admiration et de reconnaissance, qui savent conduire les enfants sur le chemin du travail, du devoir et du sacrifice, sans faire, sinon exceptionnellement, appel aux moyens coercitifs. Ils sont fermes, mais d'une fermeté toujours égale ; ils sont bons, mais d'une bonté parfaitement désintéressée, et leur fermeté et leur bonté inspirent aux enfants une telle estime et une telle affection que ces derniers rendent l'obéissance et le dévouement par un retour tout spontané d'âme. Si dans la petite ou grande famille confiée à ces maîtres des oublis se produisent, la plupart du temps un regard attristé ou une parole plus sévère leur suffisent pour obtenir réparation et amendement. Heureux les enfants qui trouvent de pareils éducateurs !

La sanction : expiation et remède.

Il reste cependant que la punition est une nécessité, une nécessité dont le joug doit être plutôt accidentel, pour que l'enfant ne s'habitue pas à marcher par le sentiment inférieur de la crainte, mais nécessité tout de même, vu la psychologie humaine, même dans les meilleurs milieux. Et toutes les fois qu'elle s'imposera, *la punition sera un acte délicat de force et de bonté* de la part du maître.

Elle est d'abord *expiation*. Aux dépens de la vérité et de la justice, l'enfant s'est arrogé un droit qui ne lui revenait pas. Il faut que l'équilibre

se rétablisse ; il faut aussi que les compagnons ne soient pas tentés d'imiter le délinquant ; voilà pourquoi ce dernier doit expier sa faute. Or, devant l'expiation la nature recule ; elle fait trouver mille excuses et prétextes ; elle pousse à l'opposition et à la bouderie. L'éducateur, fidèle aux principes et à sa mission, ne peut céder ; une seule capitulation sape les fondements de l'autorité et de l'ordre. Il doit donc pratiquer la vertu de force.

Mais cette force même sera mêlée de douceur. En effet, la punition doit également être *remède*, c'est-à-dire corriger et améliorer l'enfant. Or elle n'atteindra ce résultat que si elle se présente comme leçon salutaire et comme dévouement désintéressé. Le maître, avec une suprême sagesse, fera reconnaître la faute, aura de larges mesures de pardon pour la belle et limpide franchise de l'enfant, puis, de concert, avec la jeune conscience, il descendra plus avant dans l'âme et cherchera l'inclination qui a causé la faute ; dans un langage clair et plein d'affection, il indiquera les moyens de vaincre cette inclination ; enfin il choisira, pour punir, des actes ou des exercices qui soient directement propres à commencer la correction du mauvais penchant.

Force et douceur, tout est là et c'est par elles que la sanction porte des fruits. Près de l'enfant qui a commis quelque faute, l'éducateur doit garder *l'attitude d'une mère près de son enfant malade*. Elle n'hésite point, pour le sauver, à lui faire appliquer les traitements même pénibles du médecin, voire le bistouri du chirurgien, mais aussi elle pansera la blessure et soignera le membre malade avec une infinie délicatesse et bonté, versant sans compter le baume de son affection et de son dévouement.

Le Saint-Esprit :**principe de douceur et de force.**

Suaviter et fortiter, c'est donc le grand principe qui préside à la sanction, comme il préside d'ailleurs à tout exercice d'autorité. Cette *douceur*, avons-nous dit, doit être profonde et inlassable, et cette *force* sans défaillance. Et les deux vertus doivent s'équilibrer et se tempérer mutuellement.

Qu'il y ait une certaine somme de bonté et d'énergie dans tout cœur bien né, nous le concédons. Mais cette bonté et cette énergie, prêtes à recommencer chaque jour leur sublime effort, pour le bien d'une âme qui reste toujours très chancelante, et dont les lendemains sont encore si incertains qui facilement s'échappe en oublis et parfois en ingratitude, cette bonté et cette énergie ne sont guère dans les ressources humaines. *En tout cas leur perfection et leur persévérance sont un don de Dieu.* L'éducateur les obtient de l'*Esprit Sanctificateur*. C'est Lui, Source de toute force et de toute douceur, qui verse ces dons dans le cœur des maîtres, et qui leur apprend à remplir cette autre tâche de l'éducation, la sanction, avec la volonté ferme d'un père et le cœur tendre d'une mère, de façon à garantir à ce moyen l'efficacité dans le présent et dans l'avenir.

Par la grâce du divin Paraclet, l'éducateur s'élève au-dessus de ce qui peut le peiner dans l'attitude des élèves qu'il a dû réprimander et punir, au-dessus de ce que les sourdes résistances des enfants peuvent causer d'ennui et de déplaisir, et, le regard fixé sur le seul mobile qui doive le guider, le devoir, il poursuit dans le rayonnement de sa conscience tranquille, le labeur méconnu parfois pour un temps, mais toujours béni de Dieu et apprécié plus tard par les âmes elles-mêmes.

CONCLUSION

Les dons du Saint-Esprit dans l'éducation

La grande souffrance des artistes, c'est de ne pouvoir réaliser parfaitement leur idéal. Peintres, sculpteurs, écrivains, conçoivent un type de perfection ; ils appliquent, à le réaliser, toutes les ressources de leur génie ; ils touchent et retouchent leur ouvrage ; et, malgré tous les efforts, ils ne parviennent jamais au terme de leur rêve et à ce sentiment intime d'avoir entièrement réussi. On en cite qui ne songeaient à rien moins qu'à détruire leur travail, désespérés qu'ils étaient de n'avoir pu lui donner le fini de la perfection.

Cette douleur de n'arriver jamais à l'achèvement de son œuvre, l'éducateur la ressent encore bien davantage que ceux qui cultivent les arts plastiques ou la littérature. C'est qu'il n'a pas seulement à varier les couleurs sur une toile docile, à ciseler une figure dans le marbre inerte, à ordonner de belles idées et à les exprimer dans les cadences d'une poésie harmonieuse ou d'une prose musicale ; l'art de l'éducation est plus haut ; il consiste à façonner les âmes à la beauté intellectuelle et morale, aux pensées droites et élevées, aux sentiments purs et nobles, aux volontés généreuses et persévérantes.

Les difficultés sont sans comparaison plus grandes, car les âmes sont d'une complexité infinie ; les inclinations, faussées par le péché originel, dressent une

âpre résistance à la bonne éducation ; le jeune cœur a ses impulsions personnelles par lesquelles il peut à chaque instant échapper aux influences les plus salutaires. En dehors même de l'âme de l'enfant, un ennemi est toujours aux aguets, souverainement intéressé à paralyser la formation et ne manquant pas une occasion pour la saper. La tâche est donc immense : lutter avec un ennemi aux armes forgées d'un métal plus qu'humain ; lui disputer, jour par jour et même heure par heure, les trésors de la jeunesse ; contrarier sans cesse des instincts qui sollicitent puissamment à la jouissance, à la sensualité ; et, de concert avec la volonté naissante, réaliser par d'inlassables efforts la beauté spirituelle que Dieu veut voir dans l'âme, voilà l'idéal de l'éducateur ; se sentir, d'autre part, très faible et très impuissant en face d'une si magnifique mission, voilà sa souffrance. Mais de même que, dans les écoles d'art, le maître est là qui, de sa main habile, corrige et achève l'œuvre du disciple, ainsi, dans l'éducation, le Maître des maîtres, l'Esprit-Saint complète et parfait l'action de ceux qui se confient en Lui et qui implorent humblement son secours. Il leur accorde ses dons, et c'est en eux que l'éducateur trouve les aptitudes pour remplir dignement son rôle sublime.

Don d'intelligence.

Le don d'intelligence donne la compréhension de la tâche à remplir. Il est toujours de première nécessité d'avoir le concept adéquat de l'art que l'on veut cultiver. « *On travaille comme on comprend* », l'axiome est de vieille expérience. L'artiste doit savoir ce qui

constitue l'idéal de la peinture, de la sculpture ou de la composition littéraire ; il doit être au courant des lois qui président à l'expression du beau ; il doit connaître la nature du sentiment esthétique et pouvoir mesurer les effets que son œuvre produira sur ses admirateurs ; en un mot, il faut qu'il ait l'idée nette de l'essence et de la finalité de son art.

C'est ainsi que l'éducateur, lui aussi, commencera par acquérir le concept de sa mission ; il se pénétrera des principes qui la dominent, des méthodes qui en assurent l'efficacité, des fins qui en sont la mesure et la règle. Il se verra alors en présence d'âmes immortelles, chargé d'un labeur dont les influences se prolongent jusque dans l'éternité, instrument de la sanctification qui consiste à mettre du divin dans le cœur de la jeunesse. Pour que son concept soit donc parfaitement proportionné à l'objet et au but de l'éducation, il aura besoin d'être élevé par la grâce aux hauteurs surnaturelles. C'est seulement à la lumière céleste que le guide des enfants comprend pleinement toute la grandeur, toute l'importance de sa splendide tâche. Cette lumière, l'Esprit-Saint la communique par le don d'intelligence.

Don de science.

L'éducation exige *le discernement des âmes*. Celles-ci sont infiniment diverses ; chacune a ses qualités et ses défauts, la part d'instincts et d'inclinations à neutraliser et la part susceptible de perfectionnement ; à chacune aussi il faut appliquer des méthodes en conformité avec son tempérament et son caractère particulier.

C'est une science délicate et difficile que celle qui met le maître à même de déterminer ces méthodes, de faire dans les âmes le départ des bonnes ressources et des penchants mauvais. La psychologie et la pédagogie en fournissent les premiers éléments. Mais tout savoir humain sera toujours insuffisant en pareille matière. Il le sera surtout si l'on songe qu'il ne s'agit pas seulement de former des hommes, mais des chrétiens, d'ajouter, par conséquent, aux vertus naturelles celles qui dérivent de la foi. La science de ce fini surnaturel, la science qui permet de saisir les influences de la grâce dans les cœurs des enfants, de correspondre à ces impulsions surnaturelles et de contribuer à leur fécondité, cette science vient d'en-haut. C'est le don de l'Esprit-Saint.

Don de sagesse.

On ne fait bien que ce que l'on fait avec goût. La nature elle-même suggère cette vérité. Tout travail, tout art exige des attentions, des soins, de la peine, et quand il est question de l'art des arts, on peut affirmer qu'il exige des attentions, des soins, une peine infinie. Pour donner ainsi de sa vie et de ses forces, sans se lasser, il faut avoir le goût de sa tâche. Seul un grand amour de la besogne peut inspirer l'ardeur et le zèle qu'il faut pour se remettre chaque jour à son labeur, dans une donation joyeuse et sans faiblesse. La nature se plaira sans doute à l'une ou l'autre part de l'éducation ; elle acceptera volontiers de se dépenser pour des âmes qui lui sont sympathiques, qui lui plaisent. Mais le désintéressement qui fait la véritable éducation, s'élève au-dessus des

contingences de pur agrément ; il se donne à tous et à chacun dans le renoncement et l'abnégation ; il est le dévouement splendide, pur des alliages de l'égoïsme *Le goût de ce désintéressement est une grâce de choix ; le Saint-Esprit le communique par le don de la sagesse.*

Don de conseil.

Le don de conseil est, si nous pouvons dire, *le talent d'actualiser les dons de l'intelligence, de science et de sagesse.* L'éducation est une série de paroles, d'actes, d'exemples par lesquels le maître agit sur les âmes qui lui sont confiées. Chacun de ces exemples, chacune de ces paroles, chacun de ces actes doit être orienté vers la fin, qui est la beauté morale et le salut des âmes par la vie noble, pleine, sincèrement chrétienne. *Or, le rapport de l'effort de chaque moment avec le but à atteindre, voilà précisément l'objet du don de conseil.* Grâce à lui, l'éducateur trouve, dans les diverses circonstances, la parole qui stimule et encourage, le moyen et l'exemple qui entraînent la jeunesse vers les sommets de la vertu. Le don de conseil fait les maîtres prudents et habiles ; il donne ce doigté exquis, qui leur permet de frapper les cordes sensibles des âmes et de les conquérir à l'idéal par des influences décisives.

Don de crainte.

Si l'éducateur veut que son action formatrice ait son plein effet et qu'elle soit une parfaite coopération à l'œuvre de la grâce, il faut qu'il en éloigne les poussières humaines. L'orgueil de l'autoritarisme, la recherche de soi-même, la faiblesse des affections naturelles et les impatiences de l'amour-propre,

autant de misères qui gâtent le dévouement et le rendent stérile. Il faut que, sous l'action de l'Esprit-Saint, la volonté réprime les mouvements naturels et préserve de leurs atteintes son travail sur les âmes. *C'est par le don de crainte que le divin Sanctificateur purifie la volonté du mélange des désirs purement humains.*

La crainte est un sentiment qui porte à ne rien mettre dans ses actions qui puisse déplaire au Souverain Maître des âmes. Elle communique le secret du désintéressement surnaturel. Favorisé de ce don, l'éducateur ne laissera pénétrer aucune visée terrestre dans son entreprise, et évitera tout ce qui, dans ses paroles ou ses actes, ne serait pas en accord avec le bon plaisir de Dieu. Grâce précieuse que cette crainte, car la nature, par elle-même, est si âpre dans la poursuite de ses intérêts égoïstes et les mêle si ingénieusement aux œuvres les plus belles.

Don de force.

La force donne à l'éducateur *le courage* de faire son devoir sans défaillance, *la patience* longanime et sereine pour attendre les heureux résultats de ses efforts, *la vaillance* qui jamais ne désespère, mais qui maintient le zèle, malgré les déceptions, les oublis et les ingratitude.

L'éducation a ses heures pénibles. Parfois, après de longues années de sacrifice, par une de ces volte-face qui restent toujours dans les possibilités de la liberté humaine, une âme se tourne vers la route de la défection. C'est une douleur indicible pour celui qui s'est dévoué à sa formation. D'autres fois, certains enfants semblent vouloir lasser la sollicitude

par leur légèreté et leur inconstance. Les meilleurs enfin traversent de ces crises qui font trembler d'appréhension. Le cœur du maître se serre et souffre. Mais le don de force lui garde la générosité. Il lui verse l'espérance, la douce et consolante espérance, qui fait envisager l'avenir, où toutes les semailles portent quand même leur moisson, l'espérance qui fait regarder surtout le Ciel, où tous les dévouements sont notés et où se règlent les comptes définitifs par l'immanquable récompense du devoir accompli.

Don de piété.

La piété fait les hommes de vie intérieure et de prière. Il inspire aux éducateurs cette confiance filiale qui les unit au Saint-Esprit comme à leur Père et Maître souverainement bon. Près de l'artiste divin, les guides de la jeunesse sont eux-mêmes des disciples qui ont besoin de lumière et de soutien. Mais s'ils se mettent docilement à son école, il ne se refuse pas à leurs prières. Il comble les insuffisances de leurs ressources humaines et achève l'œuvre qu'ils ébauchent dans le travail et l'immolation.

L'union avec le Sanctificateur des âmes par la prière et la vie intérieure est le secret de la bonne éducation ; la chose est évidente, puisque l'éducation n'est, en dernière analyse, qu'une intime correspondance entre l'effort des maîtres et les impulsions de la grâce. Plus l'union est étroite, plus les correspondances d'action seront parfaites. Le don de piété est ainsi le gage suprême du succès dans l'entreprise des éducateurs. Élever les âmes, c'est les conduire à Dieu qui est l'Idéal subsistant, c'est les

unir à Lui par le bien et le beau splendidement réalisés. Le seul moyen de réussir dans cette tâche, c'est d'être soi-même uni à Dieu dans la plus profonde charité.

La Charité : dernier secret de l'éducation.

La charité, voilà le dernier mot de l'éducation. *La Charité est le principe et le terme de cet art.* Aimer, toute la grandeur morale est là. Elle n'a qu'un symbole, *le Calvaire*, et le Calvaire, c'est *l'amour fort comme la mort*. A l'exemple du Christ, l'éducateur doit aimer d'une charité débordante, son Dieu d'abord, qui est l'éternel exemplaire de beauté auquel il faut faire ressembler les âmes ; celles-ci ensuite, parce qu'elles sont chères à Dieu, dont le désir le plus intime est de les posséder par la vertu. C'est dans la Charité que l'éducateur trouve les surnaturelles énergies d'un dévouement que rien ne lasse, d'une abnégation qui jamais ne se dément, d'une vie toute de sacrifice. Ce lambeau de cœur qu'il immole à chaque âme qu'il forme, c'est sa charité. Comme Jésus, il est *rédempteur, et rédempteur par la Croix, et par conséquent par l'amour*. La Charité fait sa force et sa grandeur, et cette Charité, il doit la communiquer aux enfants, car ce sera aussi leur force et leur grandeur. S'ils savent aimer Dieu en vérité, ils trouveront dans ce sentiment le courage de garder à leur cœur la pureté et la beauté, la générosité d'ouvrir leur volonté aux sacrifices, la noblesse de persévérer fidèlement dans le service de l'idéal.

La Charité est le levier qui élève aux sommets des hauteurs morales. Or, cette charité qui donne

et se donne, l'éducateur la puise, pour lui et pour ses protégés, dans le *culte du Saint-Esprit*. Amour substantiel du Père pour le Fils et du Fils pour le Père, Charité par essence et sans mesure, le divin Paraclet est le principe de tout amour. Si l'œuvre de la sanctification Lui est spécialement attribuée, c'est que cette œuvre consiste précisément à établir les âmes dans l'amour. *Toute charité est une participation surnaturelle à sa nature divine*. Pères de la jeunesse, chargés par le Ciel de garder et d'activer la flamme d'amour dans les âmes qui lèvent, allez donc à l'Esprit-Saint ; à votre humble confiance Il ouvrira les trésors célestes de charité, et sa grâce mettra le fini aux caractères que vous forgez dans les labeurs quotidiens de votre magnifique mission.

Notes sur l'Archiconfrérie du Saint-Esprit

L'Archiconfrérie a pour but de rendre à l'Esprit-Saint un culte spécial de reconnaissance et d'amour ;

D'appeler une effusion toujours plus abondante de ses dons sur l'Église, spécialement sur le Souverain Pontife et les Évêques, ainsi que sur les Missionnaires qui travaillent à la propagation de la Foi ;

D'obtenir pour chaque associé la grâce d'agir en tout sous la conduite et l'influence du Divin Esprit.

L'Archiconfrérie a été bénie, encouragée et enrichie de nombreuses indulgences par les Souverains Pontifes Pie IX, Léon XIII, Pie X et Pie XI.

Faites-vous inscrire personnellement dans l'Archiconfrérie ;

Propagez-là autour de vous, avec un zèle actif et discret ;

L'Archiconfrérie a son siège dans la chapelle de la Maison-Mère des Pères du Saint-Esprit, à Paris.

Conditions d'admission.

I. *L'inscription* sur les registres de la Confrérie est seule de rigueur. Elle peut être demandée par lettre au Directeur ou à son délégué.

II. Sans être obligatoires en conscience, ni même nécessaires pour gagner toutes les Indulgences de la Confrérie, les pratiques suivantes sont vivement *conseillées* :

1° Dire une prière quotidienne en l'honneur du Saint-Esprit, comme le *Veni Creator*, ou le *Veni Sancte Spiritus*, ou sept fois *Gloire au Père*, etc., surtout le *lundi*, jour consacré au Saint-Esprit ;

2° Offrir le *premier dimanche du mois* au Saint-Esprit, en recevant dévotement les Sacrements et en faisant quelques pieux exercices ;

3° Faire avec ferveur la *neuvaine de la Pentecôte*, si recommandée par le Souverain Pontife ;

4° S'appliquer à suivre en tout les *inspirations du Saint-Esprit* ;

5° Faire, *au moins une fois par mois*, en l'honneur du Saint-Esprit, *quelque acte de charité*, comme de visiter les pauvres, de soigner les malades, de donner l'aumône aux indigents, aux Œuvres diocésaines, aux Écoles apostoliques, aux Missions, etc., ou encore, si on le peut, faire dire *une Messe* en l'honneur du Saint-Esprit.

Les cotisations et dons pour la Confrérie ne sont pas nécessaires ; ils seront cependant reçus avec reconnaissance pour couvrir les frais de la Confrérie et lui permettre de contribuer à l'œuvre si méritoire des *vocations apostoliques*.

Indulgences spéciales à l'Archiconfrérie.

(toutes applicables aux âmes du Purgatoire).

1° *Indulgences plénières.*

1° Le *jour de l'entrée* dans l'Association (confession, communion, prière aux intentions du Souverain Pontife) ;

2° A l'*article de la mort* (confession et communion, ou, si on ne le peut, invocation du Saint Nom de Jésus) ;

3° Aux *fêtes suivantes* (confession et communion, visite d'une église ou chapelle publique en y priant aux intentions du Souverain Pontife) : Sainte Trinité, Pentecôte ou l'un des jours de l'Octave, Noël, Épiphanie, Pâques, Ascension, Fête-Dieu ; Immaculée-Conception, Purification, Annonciation, Assomption, Nativité de Marie ; S. Joseph, SS. Pierre et Paul ;

4° *Une fois par mois* (conditions ordinaires), au jour choisi par chaque associé ;

5° Le *premier lundi du mois* (conditions ordinaires) pour les associés qui auront récité tous les jours la prière : *O Esprit-Saint, je vous implore, etc.* (Voir ci-dessous.)

2° Indulgences partielles.

1° De 300 *jours*, chaque fois, aux Associés qui récitent cette prière : — *O Esprit-Saint, je vous implore humblement, soyez avec moi toujours, afin que je n'agisse en toutes choses que par vos saintes inspirations ;*

2° De 60 *jours*, pour toute bonne œuvre faite selon l'esprit et les usages de l'Association ;

3° De 7 *années*, aux Associés qui, le premier lundi du mois, en quelque lieu qu'ils se trouvent, assistent à une Messe célébrée aux intentions de la Confrérie, en union avec celle qui se célèbre le même jour au siège de l'Archiconfrérie de Paris.

* * *

Ceux-là sont les enfants de Dieu qui sont conduits par l'esprit de Dieu. (*Saint Paul.*)

Oh ! que l'on voit clair et que l'on voit beau, quand on voit par le Saint-Esprit ! (*Sient. Curé d'Ars.*)

Qu'il nous suffise d'affirmer que si le Christ est la tête de l'Église, l'Esprit-Saint en est l'âme : « Ce qu'est l'âme dans notre corps, l'Esprit-Saint l'est dans le corps du Christ qui est l'Église », dit saint Augustin. (*Léon XIII.*)

C'est au Saint-Esprit principalement que tous ceux qui suivent la voie de la vérité et de la justice sont redevables de ce bonheur. (*Léon XIII.*)

Ainsi donc le Divin Esprit a répandu la plénitude de ses grâces dans le Christ et dans son corps mystique qui est l'Église. (*Id.*)

Ces dons si grands et qui montrent d'une manière si éclatante l'immense bonté de l'Esprit-Saint envers nous, demandent absolument que nous lui adressions les hommages de notre soumission et de notre piété. Les chrétiens s'acquitteront pleinement de ce devoir s'ils s'appliquent chaque jour avec un zèle croissant à connaître, à aimer et à invoquer ce divin Esprit. (*Id.*)

Nous n'avons rien plus à cœur que de voir, surtout à notre époque, les fidèles chrétiens s'appliquer chaque jour avec un soin nouveau à connaître, à aimer et à invoquer le Saint-Esprit. (*Pie XI.*)

* * *

On s'inscrit dans l'Archiconfrérie du Saint-Esprit :

En France :

A la Maison-Mère des Pères du Saint-Esprit, 30, rue Lhomond, Paris (Ve).

En Belgique :

A l'École Apostolique de Gentinnes, Brabant

Au Canada :

Au Séminaire Apostolique de Saint-Alexandre, Ironside, Qué.

En Suisse :

**A l'École des Missions, Bois-Noir, p. Saint-Maurice.
Canton de Valais.**

OUVRAGES DIVERS

- Dictionnaire de culture religieuse et catéchistique**, par le Chanoine Marcel. Ordre alphabétique. Ouvrage unique en son genre ; précieux outil pour tout catéchiste. Un volume de 750 pages. Prix : édition brochée : \$2.00 ; édition cartonnée. \$2.25
- Abrégé de l'exposition de la doctrine chrétienne**, par un professeur de Séminaire. Toute la substance d'un cours complet de religion sous une forme claire, précise et méthodique. Un volume de 450 pages. Prix..... \$1.25
- Synopsis du Catéchisme des provinces de Q. M. O.**, par l'abbé Joseph Carrier. 80 tableaux synoptiques illustrant toute la matière du catéchisme. Ouvrage dont la grande utilité est déjà consacrée. Prix \$0.75, par la poste\$0.85
- L'Action catholique à l'École primaire**, par le Rév. Frère Célestin-Auguste. Principes, organisation, mots d'ordre pour la formation des militants. Un volume in-8 de 400 pages. Prix \$1.00, par la poste \$1.10
- L'Enseignement à l'Institut de la Présentation-de-Marie**, par Sœur Marie-Aimée-de-Jésus. Fruit de 45 années d'expérience pédagogique. Un volume de 260 pages. Prix.. \$1.00
- Chronologie de l'Histoire du Canada**, par l'abbé L.-N. Bégin, Edition 1939, revue et corrigée. Prix : 0.15 l'unité, \$1.50 la douzaine, \$12.00 le cent.
- Les Tempéraments**, par le R. P. J. Rutché, c.s.sp. Extrait de L'Enseignement Secondaire au Canada. Mai 1933. Prix : 0.10 l'unité, \$1.00 la douzaine, \$6.00 le cent.
- Faites-nous des hommes**, par l'abbé Groulx. Préparation des jeunes à leurs tâche prochaines. 0.10 l'unité, \$1.00 la douzaine, \$6.00 le cent.
- Vocabulaire français-anglais des jeux de Hockey, de Tennis et de Balle-aux-buts**. Prix : 0.05 l'unité, 0.50 la douzaine, \$3.50 le cent. (Prix spécial à la quantité).
- Le Carillon du Sacré-Cœur**. Drapeau national des Canadiens-Français. J.-C. Magnan..... \$0.30
- Le bon parler français**. Une leçon par semaine présentée aux maîtres et aux élèves. Prix : 0.05 l'unité, 0.50 la douzaine, \$3.50 le cent.
- Prière pour demander le Saint-Esprit**, par le R. P. Alex. Faure, o. m. i. 0.05 l'unité, 0.50 la douzaine, \$3.50 le cent.

LA LIBRAIRIE DE L'ACTION CATHOLIQUE,

1, Boul. Charest, Québec.

